

Faut-il voir dans le changement de forme et de sens qu'ont subi les mots latins en passant au français une infériorité de cette langue?

Pendant longtemps le français fut l'idiome dont se servit de préférence la bonne société de presque toute l'Europe, et ce fut surtout en Allemagne que l'on regarda cette langue comme la plus propre à rendre des idées et des sentiments modernes. Mais déjà dans la seconde moitié du siècle passé, notre langue maternelle atteignit, sous les mains de nos grands écrivains, un tel degré de perfection, qu'elle regagna peu à peu le terrain que le français avait occupé jusque-là dans notre pays; et lorsque, au commencement du XIX^{me} siècle, la domination française parvint enfin à réveiller les sentiments nationaux si longtemps assoupis de l'Allemagne entière, la prédilection qu'on avait eue pour tout ce qui était français se changea en une haine profonde. La langue, la littérature, les institutions politiques, enfin tout ce qui appartenait à nos voisins d'outre-Rhin fut méprisé et détesté. On ne vit plus dans la langue française qu'un „ramassis fortuit“ de mots et de phrases qui, manquant d'un véritable sens, n'étaient par cela même qu'un mensonge, qu'une imposture¹⁾. Mais l'Allemagne ayant enfin secoué le joug étranger, les esprits se calmèrent, et la haine qu'on avait eue contre les Français fit peu à peu place à des sentiments plus justes. La longue paix qui suivit ces grandes commotions de l'Europe favorisa les études, dont le cercle s'élargit de jour en jour. C'est à cette époque que naquit l'étude comparée des langues, qui ne tarda pas à étendre ses recherches sur la famille des langues qui dérivent du latin. Si c'est grâce aux Bopp et aux Grimm que nous avons, sur les langues indo-européennes et germaniques, des connaissances fondées sur des bases solides, les langues néo-latines ont été étudiées avec non moins de profondeur, de sagacité et d'érudition par Diez et d'autres, et le français possède dans la grammaire de M. Mätzner un ouvrage qui ne le cède en rien aux grammaires d'aucune autre langue. Ces recherches ont jeté de la lumière sur bien des points obscurs dans l'origine des langues et nous ont éclairés sur leur développement.

¹⁾ E. M. Arndt, cité par Fuchs: *Die romanischen Sprachen in ihrem Verhältniss zum Lateinischen*. Halle 1849, p. 111 s. On sait que Fichte n'avait pas une opinion beaucoup plus favorable du français.

Malgré cela, on a continué jusqu'à ce jour à porter sur les langues néo-latines et le français en particulier des jugements qui ne se distinguent pas beaucoup de ceux que nous avons mentionnés, et M. Schmitz, qui nous donne quelques échantillons des appréciations que plusieurs langues ont trouvées chez différentes nations¹⁾, a certainement raison quand il dit: „Es giebt immer noch Menschen genug, denen solches Gerede imponirt und Wunders tief klingt. Besonders wenn dies dabei ist, dass die Franzosen elegant, coquet, leichtsinnig, flüchtig sind, und dass die Deutschen gemüthlich, gründlich, tief sind, so ist an der Richtigkeit der Charakteristik nicht zu zweifeln!“

Cette controverse sur la valeur et le caractère des langues néo-latines n'est pas du reste seulement d'un intérêt scientifique ou purement théorique, elle est au contraire d'une grande importance pratique pour un certain nombre de nos établissements d'instruction secondaire. C'est surtout contre le français qu'ont été dirigées ces attaques, et cette langue tient, dans nos écoles dites *réales*, un des premiers rangs parmi les objets d'instruction. On peut facilement s'en convaincre en jetant un coup d'oeil sur le plan des études de nos écoles réales de premier ordre. Dans celles de second ordre elle occupe même le premier rang parmi les langues. Et elle ne doit pas seulement être apprise pour l'usage qu'on peut en faire dans la vie pratique, mais elle doit en même temps être un objet auquel nos élèves exercent leurs facultés intellectuelles. Mais, si ces jugements défavorables étaient réellement fondés, comment s'attendre à de bons résultats pour la culture intellectuelle de nos élèves par l'étude d'une langue si inférieure, et comment espérer que ceux-ci, aussi bien que les maîtres, s'appliquent à cette étude et s'attachent à un objet dont ils doivent déjà connaître ou facilement apprendre le peu de valeur? Telles sont les considérations qui nous ont déterminé à traiter cette question dans un *programme*.

Notre intention ne saurait être d'apprécier tout ce qui a été dit sur les qualités ou les défauts des langues néo-latines. Bien des jugements portés sur ces langues échappent à toute discussion sérieuse, parce qu'ils manquent de base solide. Ceux-là seuls peuvent être discutés qui ont un fondement scientifique.

L'influence des études linguistiques a produit un assez grand nombre d'écrits qui cherchent à apprécier les langues néo-latines en prenant pour point de départ de leur raisonnement l'origine de ces langues dans le latin, et en les comparant, sous toutes leurs faces, avec le latin et avec les autres langues européennes, surtout avec l'allemand moderne. Le cadre restreint d'un programme nous forçant à nous circonscrire, nous nous bornerons à examiner les opinions de ceux qui cherchent à prouver que le français, à cause des changements qu'ont subis la forme et le sens de ses mots, est une langue bien inférieure à l'allemand et en général aux langues dites primitives.

Ici il faut encore faire une distinction. Les uns ne voient dans le français que du latin corrompu et dégénéré; ils nient par conséquent qu'il ait encore une vie à lui et surtout une force créatrice; tout ce qui y a encore quelque apparence de vie, quelque éclat, n'est plus à leurs yeux qu'un faible reflet de la lumière jetée sur lui par le latin. D'autres ne vont pas aussi loin; mais ils cherchent à prouver l'infériorité du français et

¹⁾ *Encyclopädie des philologischen Studiums der neueren Sprachen, Greifswald 1859. p. 27 ss.*

des langues néo-latines en général par l'étymologie de la plupart de leurs mots, en avançant que le changement de la forme et du sens que nous y trouvons assez souvent, ne peut s'opérer que dans des langues qui se sont trop éloignées de la source principale de toutes nos connaissances, c'est à dire de la perception par nos sens des objets qui nous entourent. Quand une langue, disent-ils, obscurcit la forme lucide des mots qui laissait aisément reconnaître la racine et les syllabes dérivatives, et qu'elle ne garde pas, au propre comme au figuré, leur signification primitive, qui désignait une impression sur nos sens, elle perd ce qu'il y avait d'abord d'expressif dans ses termes; ceux-ci deviennent de pures abstractions, une espèce de signe conventionnel, qui indique un objet, une idée, mais sans en présenter une image claire à notre esprit. Une telle langue, par conséquent, peut bien encore parler à notre raison, mais elle ne saurait plus éveiller en nous de sentiments vifs, ni toucher notre cœur. Quoiqu'il y ait beaucoup de ressemblance entre ces deux manières de considérer le français, la dernière diffère néanmoins de la première en ce qu'elle accorde à cette langue non-seulement une vie empruntée, factice, mais aussi une force vitale réelle qui lui appartient en propre, en niant toutefois qu'elle y soit aussi puissante et aussi fertile que dans les langues primitives.

La première de ces opinions, c'est à dire celle qui ne voit dans le français que du latin corrompu, n'a plus trouvé de défenseurs publics qui nous soient connus après la publication de l'excellent livre posthume de Fuchs, et il faut avouer que ce savant a bien défendu la cause de ces pauvres langues dont on avait si souvent médité. Il pourrait donc paraître inutile de revenir encore sur cette controverse. Néanmoins nous allons présenter à nos lecteurs quelques observations sur ce sujet, d'abord parce que ces deux opinions se fondent à peu près sur le même raisonnement, ensuite parce que le livre de Fuchs n'est pas très-connu dans les cercles où règne encore cette opinion si défavorable aux langues néo-latines, et enfin parce que le dernier livre, que nous sachions, qui développe cette théorie du latin corrompu, n'a pas été pris en considération par Fuchs, quoiqu'il ait paru avant son ouvrage. Nous voulons parler de la grammaire française de Städler. Elle a été publiée en 1843, et elle avait certainement beaucoup de mérite; sans les excellents ouvrages de M. Mätzner, elle serait probablement encore la grammaire française la plus répandue et la plus étudiée.

Bien des discussions, scientifiques ou autres, ne mènent à aucun résultat parce qu'on se sert de termes qui manquent de précision. Städler nous offre l'avantage de définir ce qu'il entend par *corruption*. Il dit (p. 171): „Corruption ist alles, was diejenigen Laute und Silben angreift und entstellt, welche die eigentlichen Stützen und Träger der Bedeutung ausmachen.“ Il nous dit en outre ce qui, à son avis, a été la cause de cette corruption: „Wenn man nun nach der Ursache dieser Corruption und Verstümmelung fragt, so wird man sie in nichts anderem finden, als in der *Rohheit der Stimme und der Plumpheit der Sprachorgane*, welche bei ihrer Unfähigkeit einen Vocal klar anzugeben oder eine Consonantenhäufung deutlich und rein zu articuliren, jenen so umstimmte und diese so vereinfachte oder gar übergang und unausgesprochen liess, wie es dem Munde des ungebildeten und unbeholfenen Barbaren eben bequem sein musste.“ En comparant ces deux passages à d'autres, surtout à ce qui se trouve aux pages 93, 104, 113, on peut résumer

l'opinion de Städler de la manière suivante: Les mots latins, dont le véritable sens échappait aux Français, parce qu'ils n'en comprenaient pas la dérivation, n'étaient plus pour eux qu'un simple son, un signe conventionnel indiquant un certain objet. Leurs oreilles peu délicates n'étant pas capables de saisir les nuances de la prononciation, et leurs organes vocaux étant trop peu cultivés pour reproduire nettement même ce que le manque de finesse de leur ouïe leur permettait encore de distinguer, ils se contentaient d'articuler un mot tant bien que mal, pourvu qu'ils fussent compris. N'ayant plus de sentiment pour le sens primitif d'un mot, ils tâchaient moins de le prononcer correctement que d'une manière facile pour leur appareil vocal et agréable pour leur oreille. De là ce principe de l'euphonie, principe tout à fait arbitraire et destructif, qui est d'une si grande influence sur la formation du français. Sans vouloir anticiper ici une appréciation des raisons qu'allègue Städler pour expliquer ces faits, ceux-ci mêmes sont incontestables. Les Français ont changé le son et le sens de bien des mots latins de telle sorte qu'on ne les reconnaîtrait plus, si l'on ne pouvait retracer leurs transformations à travers des siècles, et encore reste-t-il beaucoup de mots dont l'origine est douteuse. Mais ce qu'il reproche à la langue française se trouve aussi bien dans le latin et l'allemand, les deux langues qu'il aime surtout à comparer au français. C'est ce que nous tâcherons de prouver d'abord pour le changement de la forme des mots, nous réservant de parler après de la transformation de leur sens.

L'étude comparée des langues a démontré qu'il faut en général regarder les terminaisons de la déclinaison et de la conjugaison, non comme des syllabes qui servent à modifier le sens des mots auxquels elles sont jointes sans avoir un sens qui leur soit particulier, mais plutôt comme de véritables mots qui sont entrés en composition avec les substantifs et les verbes¹⁾. En sanscrit le parfait de la racine *bhu*, être, est *babhûva*, et c'est ce mot dont se sont servis les Latins pour former le parfait de tous leurs verbes. Il se présente dans leur langue d'une part sous la forme de *fuvi*, *fui*, je fus, de l'autre, en se joignant au moyen d'une voyelle aux verbes, sous celle de *avi*, *evi*, *ivi*, désinences du parfait latin. Dans ces terminaisons il n'y a déjà presque plus rien du mot primitif. Mais on ne s'est pas arrêté là. Le *v* fut même changé en *s*, comme dans *dixi* pour *dixi*, *risi* pour *ridsi*, *jussi* pour *jubsi*, ou l'on ne garda enfin de tout le mot *babhûva* qu'un *i* comme dans *legi*, *veni*, *cepi*. Nous avons choisi cet exemple parce qu'il est le plus propre à montrer les changements qu'ont subis les terminaisons de la conjugaison latine. La déclinaison n'a pas été moins exposée que la conjugaison à cette „corruption“. Outre les cas qui se trouvent dans toute grammaire latine, il y en eut d'abord dans cette langue deux autres: le locatif et l'instrumental. Celui-ci fut bientôt confondu avec l'ablatif, qui s'était d'abord terminé en *d*, mais avait de bonne heure perdu ce signe caractéristique. Ce même *d* a été rejeté dans les adverbes en *ē* qui dérivent d'un adjectif de

¹⁾ Dans ce que nous allons dire sur la conjugaison et la déclinaison latines nous suivons le cours de grammaire latine qu'a fait M. Ritschl à Bonn dans le semestre d'hiver de 18⁵⁰/₅₁. Nous savons bien qu'il n'est pas toujours d'accord avec Bopp. Ce n'est pas à nous de décider laquelle de ces deux opinions mérite la préférence. Ce qui nous importe pour cet essai, c'est que Bopp n'admet en général pas moins de changements dans les formes que M. Ritschl.

la seconde déclinaison et ne sont, au fond, que leur ablatif singulier; leur véritable terminaison avait été *od*, dont on fit plus tard simplement \bar{e} . On finit même par comprendre si peu ce *d* qu'on n'y vit plus qu'un moyen d'éviter l'hiatus en l'intercalant entre deux voyelles. Le locatif n'eut pas un meilleur sort. On le confondit bientôt avec le génitif ou l'ablatif, qui lui ressemblaient après avoir rejeté, celui-ci son *d*, celui-là l'*s*, signe caractéristique du génitif.

Nous croyons avoir cité assez d'exemples pour montrer jusqu'à quel point les syllabes et les sons qui expriment les différents rapports des verbes et des noms ont été changés et rendus méconnaissables, ou, en acceptant pour le moment la définition de Städler, jusqu'à quel point la corruption a pénétré la déclinaison et la conjugaison latines.

Le même changement de son se trouve aussi dans les syllabes principales d'un grand nombre de mots latins, pour peu qu'on examine leur affinité avec d'autres mots latins, ou qu'on cherche leur véritable origine. C'est ainsi que M. Benfey dans son *Griechisches Wurzellexicon* voit dans *proelium* une contraction de *procvilium*, étymologie acceptée par J. Grimm¹⁾; il dérive *frons* de *bhrá-vant*, *fruvent*, c'est-à-dire „pourvu de sourcils“; les mots *clam*, *corusco*, *cicer*, *cárcer* tiennent, d'après lui, leur origine de la racine *cel-o*, en allemand *hel-en*. Nous convenons, du reste, que ces étymologies ne sont pas au-dessus de toute contestation, nous ne les avons citées que pour prouver que nos linguistes n'hésitent pas à voir dans les mots latins des syncopes, des contractions, des assimilations qui rendent la racine tout à fait méconnaissable pour un œil inexpérimenté.

Mais on n'a pas besoin de chercher dans le sanscrit ou dans le latin des étymologies plus ou moins douteuses pour avoir des exemples de changement de son portant sur les lettres qui font partie de la racine du mot et qui, par conséquent, sont essentielles à sa signification. Le latin tel qu'il existe dans les auteurs classiques nous en offre assez d'exemples qui ne sont pas contestés. N'avons-nous pas *prudens* pour *providens*, *sella* pour *sedela*, *nonus* pour *novenus* ou plutôt *novemus*, *ausculto* pour *ausculito*, *benignus* et *privignus* pour *benigenus* et *privigenus*, *summus* pour *supimus*, *ullus* pour *unulus*, *ala* pour *axilla*, *hodie* pour *hoc die*, *ratus* à côté de *reor* et tant d'autres exemples qui ont rejeté ou changé des lettres importantes de la syllabe radicale et qui, au premier coup d'œil, pourraient faire chercher la racine dans une syllabe où elle ne se trouve pas? L'assimilation des lettres que nous trouvons dans *ullus*, *sella*, et qui joue un si grand rôle dans la composition des verbes avec des prépositions — qu'on compare *aufero* et *abs-tuli* — n'a-t-elle pas son origine dans le désir de rendre la prononciation aussi facile et aussi euphonique que possible? La syncope que nous voyons dans *benignus* etc. n'est pas moins active que l'assimilation dans la formation des mots latins, et les auteurs nous en offrent encore assez d'exemples comme *amasti*, *amarunt*, *audieram*, *audisse*, *noram*, *nosti* pour *amavisti* etc.

On sait de quelle grande influence le désir d'éviter l'hiatus a été sur la formation des mots français et néo-latins en général. Le même principe se retrouve dans la langue latine. Voici ce qu'en disait M. Ritschl en parlant des changements qui ont eu lieu dans

¹⁾ Geschichte der deutschen Sprache. I, p. 251, de l'édition de 1848.

la déclinaison latine avant qu'elle ait pris la forme classique. „Die andere Gattung dieser Veränderungen, die in allgemeinen Analogien der Wortbildung ihren Grund hat, beruht auf der Abneigung des Lateinischen gegen das Zusammentreffen zweier Vocale; indem nun bei der Verbindung des Characteristicums (c'est-à-dire de la désinence) mit dem Stamm dies öfters eintrat, so schlug die Sprache zur Vermeidung drei Wege ein: entweder schob sie einen Consonanten ein, oder stiess den einen Vocal aus, oder contrahirte beide Vocale.“ Diez n'établit-il pas absolument le même principe pour les langues néo-latines, et n'indique-t-il pas les mêmes moyens de le mettre en action en disant¹⁾: „Ueberall auf diesem Gebiet herrscht die Neigung, das Zusammentreffen zweier Vocale in zwei verschiedenen Silben eines Wortes (Hiatus) möglichst zu beseitigen. Es geschieht dies hauptsächlich theils durch Elision, theils durch Attraction des ersten Vocals, theils durch Contraction, theils durch Zutritt eines Consonanten.“

Nous voyons donc que les mêmes causes, la facilité de la prononciation et l'euphonie, qui ont produit la forme des mots néo-latins se sont déjà fait sentir dans le latin; et si les changements ne sont pas aussi grands, en apparence, dans la langue des Romains que dans les langues modernes, il ne faut pas oublier que nous ne savons que très-peu du latin avant la période où il a pris une forme stable. Cette forme s'est maintenue pendant des siècles dans la langue écrite, et quant à la langue parlée par le peuple, la lingua rustica, il faut avouer que nous n'en savons presque rien. Nous ne pouvons donc observer le développement du latin que dans un espace de temps relativement très-bref, tandis que pour les langues néo-latines, nous pouvons retracer leur histoire pendant plus de vingt siècles. N'est-il pas naturel que nous y observions plus de changements que dans le latin?

Comme dans cette dernière langue, nous voyons partout dans l'allemand disparaître les formes sonores et expressives d'autrefois pour être remplacées par d'autres qui n'ont pas même l'avantage d'être euphoniques. Quant aux conjugaisons et aux déclinaisons, nous rappelons seulement que les formes de l'ancien haut allemand, qui marquaient presque tous les temps, modes, nombres et cas par une terminaison particulière, se sont tellement usées et perdues que, abstraction faite de l'article, nous ne distinguons plus pour tous nos substantifs féminins que le singulier et le pluriel; que, pour les deux déclinaisons, les deux nombres et les trois genres de nos adjectifs, nous ne possédons plus que cinq terminaisons différentes²⁾, et qu'enfin les désinences de nos verbes sont moins nombreuses que celles des verbes français dans les temps qui sont simples dans les deux langues, sans prendre en considération que le nombre des temps simples est beaucoup plus grand en français qu'en allemand.

¹⁾ Grammatik der romanischen Sprachen. I, p. 165 de l'édition de 1856.

²⁾ M. Eimele, notre adversaire comme on le verra, dit lui-même (p. 13): „In der gothischen Sprache wurde noch der Nominativ vom Vocativ durch besondere Endung unterschieden; in der althochdeutschen gab es einen Instrumentalis; das gothische und althochdeutsche Pronomen und die gothischen Verba hatten einen Dualis. Die gothische Declination der Substantiva zählte 40, die althochdeutsche 25, die neuhochdeutsche nur 6 Flexionsendungen, nämlich: e, en, ens, es, er, ern. Im Gothischen und Althochdeutschen hatte der Pluralis der Adjectiva noch besondere Formen für die drei Geschlechter u. s. w.“

Ce qui doit nous frapper dans la langue allemande beaucoup plus que cette perte des terminaisons, c'est le changement qu'ont subi bien des mots, et qui rentre tout à fait dans la définition donnée par Städler. De l'ancien haut allemand *āgalastra*, probablement de la racine *galan*, chanter, que nous avons encore dans *Nachtigall*, nous avons fait *Elster*, qui n'a gardé de la racine que l'l. Nous avons changé le mot *Ambaht* en *Amt*, „in welchem Worte von der Wurzel gar nichts mehr übrig bleibt“, comme dit J. Grimm¹⁾. Dans *Adler* pour *adel-ar*, *adelaere* (edler Aar), *Sperber* de *sparo*, *Sperling*, et *ar*, *ähnlich* pour *anachilih* ou *anagalih* de *lich*, extérieur du corps, *heute* pour *hiū tagū*, *heuer* pour *hiū jarū* les racines sont si peu reconnaissables qu'elles semblent être de simples syllabes dérivatives sans aucun sens propre, et qu'on a même fait *ähneln* de *ähnlich*, mot dans lequel il n'y a plus que l'l de la racine. Celle-ci est assez défigurée dans des mots comme *Hain* pour *Hagen*, *Maid* et *Mädchen* de *magad*, *Getreide* pour *Getragede*, *vertheidigen* de *tagadinc*. Dans d'autres on est même allé jusqu'à substituer une syllabe radicale à une autre d'un sens tout différent, de sorte que le mot éveille maintenant une idée qu'il n'exprimait nullement dans l'origine, comme *Sündfluth* au lieu de *Sin-fluth*, grande inondation.

Tous ceux qui ont quelques notions du développement historique de notre langue sauront qu'on pourrait aisément multiplier ces exemples.²⁾

Nous nous arrêtons donc, espérant avoir prouvé que ce qu'on a si souvent reproché au français, d'avoir défiguré, tronqué, mutilé les mots jusqu'à les rendre méconnaissables, a eu lieu aussi bien dans le latin et l'allemand, et que, par conséquent, il faut y voir l'effet d'une loi générale qui règle le développement de ces langues. On sait, du reste, que les mêmes faits s'observent dans d'autres langues, par exemple dans le grec tant ancien que moderne. Ainsi donc continuer à regarder le français comme du latin corrompu, ce serait en même temps avouer que les langues européennes ne sont que la corruption de cette langue primitive que nous ne connaissons pas, mais qu'on suppose être la mère de celles qu'on parle dans presque toute l'Europe. Sans entrer pour le moment dans l'examen de cette opinion, que nous tâcherons d'apprécier plus tard, nous nous permettons seulement de faire observer qu'elle rappelle beaucoup les idées qu'on se faisait autrefois du bon temps jadis.

Mais assez de cette théorie de corruption. Des auteurs plus modernes reconnaissent que la perte de la forme plus matérielle, pour ainsi dire, et qui s'adressait mieux à nos facultés sensitives que la forme actuelle, était nécessaire pour rendre la langue capable d'exprimer des idées immatérielles. J. Grimm disait déjà dans sa grammaire (v. Fuchs p. 53): „Der geistige Fortschritt der Sprache scheint Abnahme ihres sinnlichen Elements nach sich gezogen, wo nicht gefordert zu haben“ et plus tard dans sa *Geschichte* etc. p. 292: „Zugleich muss aber nicht verkannt werden, dass es dem geistigen Fortschritt

¹⁾ *Geschichte* etc. I, 132.

²⁾ Qui en douterait pourrait s'en convaincre dans Fuchs (p. 113 ss.) à qui nous avons emprunté un certain nombre des mots cités. Quelques autres exemples se trouveront encore dans les pages suivantes à différents endroits.

der Sprache angemessen war, von solcher Höhe herabzusteigen und auf Kosten des Lauts eine noch grössere Mannichfaltigkeit geschwächer, gebrochener, getrübler Töne zu erzeugen, was hauptsächlich durch e und o, sowie durch vielfache Umlaute und Assimilationen bewirkt wurde. Indem die Wörter weniger in den Sinn fallen, werden sie anspruchsloser und für die Abstraction taugender.“ Mais on reproche aux langues néo-latines d'être allées trop loin dans cette „désorganisation“.¹) On cherche à le prouver en comparant des mots grecs, allemands, latins dans lesquels la racine se montre encore clairement, à des mots français où il n'est plus facile de la reconnaître. Les objections que nous croyons pouvoir faire à cette opinion s'adresseront surtout à M. Eimele. Sa brochure, que nous avons déjà citée, est une amplification, quelquefois même une copie de ce que dit Heyse sur les langues néo-latines dans son „System der Sprachwissenschaften“ publié par M. Steinthal, Berlin 1856.²) Seulement M. Eimele entre davantage dans les détails de la question, et offre, outre les exemples de Heyse, qui tous se trouvent dans son livre, encore un assez grand nombre d'autres exemples de son propre choix. Voilà pourquoi nous allons de préférence prendre son livre en considération.

Il croit trouver une différence essentielle entre les langues primitives et les dérivées en ce que celles-là forment un grand nombre de mots d'une seule racine, qui reste toujours très-reconnaissable, tandis que celles-ci défigurent la syllabe radicale ou ont recours à plusieurs racines toutes différentes pour rendre le sens de mots qui n'en ont qu'une dans les langues primitives. Mais laissons-le parler lui-même (p. 16): „Solche Wörter sind z. B. die von *Mensch* durch Ableitung und Zusammensetzung gebildeten, wie menschlich, Menschlichkeit, vermenschlichen, Menschheit, Ummensch, entmenschen, Menschenthum, menschenthümlich, Menschwerdung, Menschenfeind, Menschenfreund, Menschenfresser, Menschenhass, menschenseheu, Menschenraub u. s. w. Anders verhält es sich aber in den abgeleiteten Sprachen; im Französischen z. B. hat man, als den eben angeführten deutschen Ableitungen entsprechend, die Wörter *homme, humain, humanité, humaniser, monstre, incarnation, rapt, misanthrope, philanthrope, anthropophage, anthropophobe* etc.; diese Wörter entbehren nun grösstentheils der Anschaulichkeit der ihnen entsprechenden deutschen, theils durch Verwandlung des Grundlautes, wie von o in u, *homme, humain* etc. theils durch gänzliches Abspringen von dem Stammworte, wie in *incarnation, monstre, rapt, misanthrope, philanthrope, anthropophage* etc., theils auch durch den Ausdruck mehr oder weniger schwächende Umschreibungen, wie wenn man z. B. die Wörter *entmenschen, vermenschlichen* wieder zu geben hat, und zu jenem die Umschreibung *dépouiller de toute humanité*, zu diesem die Umschreibung *représenter sous une forme humaine* oder *prêter des attributs humains* à anwenden muss. In gewissen Fällen lässt sich freilich *vermenschlichen* durch das einfache *humaniser* übersetzen.“

Qui ne voit pas que tout ce qui est dit ici sur le français peut s'adresser aussi bien au latin? Encore M. Eimele oublie-t-il, ce qu'un simple coup d'œil dans un dictionnaire

¹) F. Eimele. Die wesentlichen Unterschiede der Stamm- und abgeleiteten Sprachen, hauptsächlich an der deutschen und französischen Sprache nachgewiesen. Berlin et Gothenburg 1862, p. 14.

²) Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer Heyse p. 195, 196 s., 215, 241 s. et Eimele p. 12, 15, 22 s., 13 s., 8—10 et d'autres passages.

aurait pu lui rappeler, que le français possède encore les mots hommeau, hommet, hom-mélet, hommenet, hommese, hommasse, s'hommasser, hommée, hommerie, humaniste, humanitaire, qui presque tous, de même que humaniser et incarnation, ne se trouvent pas en latin, et qui, pour la plupart, seraient difficiles, quelques-uns impossibles à rendre même en allemand. La même observation peut se faire sur les mots Lehre, Lehrer etc., Bild, bildlich etc. cités pages 17 et 18. Le latin ne dérive pas plus que le français tous ces mots de la même racine, et il manque même d'expressions que le français possède. Par conséquent, si M. Eimele a cru prouver par ces exemples que les langues dérivées sont inférieures aux primitives par rapport à la perspicuité de leurs mots et à la facilité d'en former, il a non-seulement échoué dans cette tentative, mais encore il a démontré le contraire. Car le latin, langue primitive d'après lui-même, s'est montré — sous ce rapport, bien entendu! — incontestablement inférieur au français, langue dérivée. Et qu'on n'aille pas croire que cela tient aux exemples choisis par M. Eimele. Tous ceux qui ont lu Fuchs doivent être convaincus que les langues néo-latines sont plus riches en mots dérivés que le latin et que l'allemand; J. Grimm et Diez¹⁾, autorités s'il y en a sur cette question, sont là-dessus du même avis que Fuchs. Et si M. Eimele cite d'après Diez quelques syllabes dérivatives latines comme *bulus*, *bra* etc. qui ont perdu toute force vitale, il n'aurait pas dû oublier qu'en échange ces langues en ont tiré un certain nombre de l'allemand, et ont quelquefois formé, d'un seul suffixe latin, plusieurs suffixes français etc. qui présentent des nuances de sens et sont, par conséquent, un enrichissement de la langue²⁾.

Mais on peut faire encore d'autres objections à M. Eimele. Fuchs a déjà cité (p. 168 s.) des mots français, tous formés d'un même radical qui n'offre que très-peu de dérivations en latin aussi bien qu'en allemand. Nous transcrivons l'article *caballus*, *Pferd*.

Cheval Pferd,	einanderliegen (der Knochen), Krumm-
Chevaline Stute,	stehen (der Buchstaben),
Chevalée Pferdelaß,	Chevaucher reiten,
Chevaler mit Strebebalken stützen,	Chevauteur Reiter,
Chevalet Gerüst, Bock,	Chevau-léger leichter Reiter,
Chevalement, Unterstützung einer Wand	Cavalage Zulassung des Hengstes zur Stute,
mit Strebebalken,	Cavalcade Reiteraufzug,
Chevalier Ritter,	Cavale Stute,
Chevaleresque ritterlich,	Cavalerie Reiterei,
Chevalerie Ritterschaft, Ritterthum,	Cavalier Reiter, rittermässig,
Chevauchable reitbar,	Cavalièrement weltmännisch,
Chevauchée, Umritt, Amtsrith,	Cavalline Rossleinwand,
Chevauchement Reiten (der Blätter), Ueber-	Cavalquet Reitermarsch.

On voit que le français forme de *caballus* vingt-trois mots, dont un seul par composition, et encore Fuchs en a-t-il omis quelques-uns:

¹⁾ Diez. Gr. II, 256. Grimm. Gr. II, 973, passage cité par Fuchs p. 267, note 219.

²⁾ Mätzner. Gr. p. 266. Diez. Gr. II, 262, 266.

Enchevalement	Stützgerüst,	Chevalis	Fahrcanal,
Enchevaucher	} termes d'architecture, Ueberschliessen, verbe et subst.	A chevauchons	= à califourchon (Montaigne),
Enchevauchure		Cheveçaille	Reitthier (Mozin),
Chevaleresse,	femme d'un chevalier,	Cavalière	= pont de culotte (Mozin),
Chevalière	„se disaient des femmes qui étaient membres de certains ordres de chevalerie“ (Bescherelle),	Cavaline	„pièce de deux, placée comme à cheval sur celles de quatre, zweipfündiges Galeerengeschütz“ (Mozin).

Tous ces mots ont de commun les syllabes *cheval*, *chevau*, *caval* qui certes ne diffèrent pas plus entre elles qu'en allemand *Magd*, *Mäd(chen)*, *Maid*; *beissen*, *beizen*, *biss*; *darb(en)*, *(cer)derb(en)*, ... *durft*.

Les mots allemands correspondants sont pour la plupart formés d'un autre radical *reit*; un tiers au moins dérivent de racines très-diverses; quelques-uns veulent même être traduits par des circonlocutions. Ce serait à peu près la même chose, s'il s'agissait de rendre ces mots en latin. On peut donc voir à ce que nous venons de dire sur *homo* et *caballus* que, pour prouver le contraire de ce que M. Eimele soutient, il ne s'agit que de bien choisir ses exemples, et qu'ainsi cette controverse reviendrait à un simple tour d'adresse.

M. Eimele cherche de plus à soutenir sa thèse en disant (p. 15): „In den Stammsprachen sind die Stammwörter auf ihre Wurzeln und die abgeleiteten auf ihre Stammwörter grösstentheils leicht zurückzuführen, so dass man Stamm- und Ableitungssilben deutlich unterscheiden kann; z. B.¹⁾ im Lateinischen: *ni-tor*, *fac-tor*, *vic-tor*, *gau-dium*, *vine-ulum*, *feroci-tas*, *felici-tas*, *fac-ilis*, *virgin-alis* etc.; im Deutschen: *Heuch-ler*, *Wohn-ung*, *Eigen-thum*, *Freund-schaft*, *erb-lich*, *feur-ig*, *räthsel-haft*, *wunder-bar*, *gehör-sam*, *Herr-lichkeit*, *König-in* u. s. w. In den abgeleiteten Sprachen dagegen, wie in den romanischen, sind Wurzel und Stamm sehr oft schwer zu erkennen; denn die Suffixe sind theils ganz abgeworfen, wobei zuweilen auch der Stamm selbst verändert ist, theils mit dem Stamm zu einem Ganzen so zusammengeschmolzen, dass sich dessen Theile nicht mehr unterscheiden lassen; z. B. im Französischen die Wörter *château* (*castellum*), *chaud* (*calidus*), *âme* (*anima*), *huile* (*oleum*), *pré* (*pratium*), *net* (*nitidus*), *proche* (*proximus*), *mois* (*mensis*), *feuille* (*folium*), *noir* (*niger*), *clou* (*clavus*), *nuit* (*nox*), *feu* (*focus*), *foi* (*fides*), *sage* (*sapiens*), *soif* (*sitis*), *choir* (*cadere*), *nuire* (*nocere*), *ouvrir* (*aperire*), *prêcher* (*praedicare*), *coudre* (*consuere*). Was hier von der Schwierigkeit den Stamm zu erkennen und von dem Suffix zu unterscheiden geäussert worden, gilt nur von den romanischen Sprachen im allgemeinen, mit den Stammsprachen verglichen, am meisten von der französischen.“

En regardant ces exemples d'un peu plus près, on trouvera que M. Eimele compare les mots français à la forme qu'ils avaient il y a presque deux mille ans, tandis que, pour le latin et pour l'allemand, il choisit des radicaux et des dérivés qui appartiennent à la même époque de la langue. Rien de plus facile que de prouver ainsi qu'en

¹⁾ Nous omettons ses exemples grecs et suédois, parce que ces langues ne s'enseignent pas dans notre école.

français les mots sont plus défigurés que dans les deux autres langues. Pour être juste, il faudrait rechercher la forme qu'avaient les mots latins et allemands deux mille ans avant l'époque d'où M. Eimele tire ses exemples. On trouverait alors que les radicaux *gaud*, *vinc*, *virgin*, *Freund*, *König* etc. ont subi autant de changements que les mots français. Nous l'avons déjà montré par un assez grand nombre d'exemples tant allemands que latins. Quant à notre langue maternelle, nous savons en général la forme qu'avaient ses mots il y a à peu près mille ans, c'est à dire la moitié du temps qui sépare le français du latin, et malgré cela, quel Allemand, ne s'étant pas occupé de l'histoire de notre langue, se douterait que notre *Freund* (en gothique *frjonds*) est le participe présent de l'ancien verbe *frjōn* aimer, et que notre mot *König*, autrefois *k(h)uninc* vient de *kunni* genus? Certes, il n'y pense pas plus qu'un Français ne se soucie de la forme *oleum* en disant *huile*. Du reste, même en ne considérant que la langue française actuelle, on trouvera pour les exemples de M. Eimele des exemples tout à fait analogues dans lesquels on reconnaît clairement les syllabes radicales et dérivatives:

ni-tor, brill-ant, frott-is;

fac-tor, fais-eur;

vic-tor, vainqu-eur;

agmen, arm-ée;

gaud-ium, joy-eux, content-e-ment;

vinc-ulum, band-eau;

feroci-tas, feroc-ité;

felici-tas, heur-eux;

fac-ilis, fais-able;

virgin-alis, vi(e)rg-inal;

Heuch-ler, dissimul-ateur, impos-teur;

Wohn-ung, loge-ment;

Eigen-thum, propr-îété, possess-ion;

Freund-schaft, ami-tié;

erblich, hérit-ier;

feur-ig, fougu-eux;

räthsel-haft, divin-atoire, énigm-atique;

wunder-bar, mirac(u)l-eux, merveill-eux;

Gehor-sam, obéiss-ance, soumiss-ion;

Herr-lichkeit, magn-ificence, grand-iose;

König-in, rei-ne¹⁾.

Il est vrai que le radical n'est pas toujours resté sans changement dans ses dérivés, mais, vu que nous tenons à donner une espèce de parallèle aux exemples de M. Eimele, nous ne pouvons pas choisir nos mots aussi bien que lui, et l'on sait que le radical n'a gardé sa forme intacte ni en allemand, ni en latin p. e. *fac-io*, *fec-i*, *vinc-o*, *vic-i*; *gehorch-en*, *gehor-sam*; *trag-en*, *Trach-t*; *grab-en*, *Grube*, *Gruf-t*, *Grach-t*. Nous ajoutons encore que presque tous les mots français comparés par M. Eimele avec le latin, ont un certain nombre de dérivés dont le radical est facile à reconnaître, comme châtelaine, chaudière, huileux, netteté, prochain, feuillage, noircir, nuitamment, sagesse etc.

Dans presque toute l'argumentation de M. Eimele nous trouvons ce même défaut, de comparer le français au latin sans jamais mettre le latin à côté du sanscrit ou l'allemand moderne à côté de l'ancien allemand. Sans cela il n'aurait pas pu dire que le mot français *jour* sert bien de radical, mais est au fond l'adjectif *diurnus*, sans se rappeler que notre *Mensch*, qu'il cite lui-même comme radical, est aussi bien adjectif; il n'au-

¹⁾ On sait que l'ancienne prononciation de *oi*, qui est encore celle du peuple, se rapprochait de celle de *ai* (*ei*), ce qui est prouvé par des rimes comme connaître — croître dans les grands auteurs des XVII^{me} et XVIII^{me} siècles.

rait pas comparé les mots latins *man-sio*, *rat-io*, où le radical a encore sa signification, aux mots français *mai-son*, *rai-son*, où il n'a plus de sens à lui seul, sans penser à des mots allemands modernes, tels que *Uf-er*, *Hei-rat*, *Ab-ënd*, *ge-dieg-en*, dans lesquels le radical ne présente pas non plus d'idée à l'esprit de ceux qui n'ont aucune notion de l'histoire de notre langue.

Tous ceux qui partagent les opinions dont M. Eimele a été pour nous le représentant, lui donneront leur assentiment, quand il dit des langues dérivées (p. 18): „Wie Zweige die von ihrem Stamme gefallen sind, entbehren sie der inneren Lebenskraft und dadurch der Fähigkeit fortzuwachsen und neue Blüthen zu treiben . . . daher ihre Scheu vor neuen Ableitungen und neuen Wörtern überhaupt.“¹⁾ En effet, l'opinion que le français évite tout mot nouveau, et même qu'il n'a pas la faculté d'en former est généralement répandue en Allemagne, non-seulement parmi les savants, mais dans toutes les classes qui savent cette langue. Cette opinion n'en est cependant pas moins erronée. Il est vrai que, pendant une certaine période de la littérature française, on évitait de se servir de mots qui n'étaient pas sanctionnés par les grands auteurs. C'était l'esprit du temps, et non le génie de la langue. Celle-ci s'est toujours prêtée à des formations nouvelles. Mais depuis à peu près trente ans on ne se gêne pas plus en français qu'en allemand d'employer des mots nouveaux pour des idées nouvelles. Que les Français procèdent dans ces innovations avec un peu plus de sagesse et de discrétion que bien des auteurs allemands, qui voudrait leur en faire un reproche?

Pour prouver que ce que nous avançons est vrai, nous allons donner une liste de mots que nous n'avons trouvés ni dans le dictionnaire de M. Bescherelle de 1856 ni dans celui de Mozin de la même année. Notre intention ne saurait être de donner un supplément plus ou moins complet de ces dictionnaires, car nos études littéraires ont plutôt porté sur d'autres périodes de la littérature française que sur la moderne. La plupart des mots que nous avons recueillis se trouvent dans des livres que nous avons lus dans nos heures de délassement, surtout dans la Revue des deux Mondes des trois dernières années à peu près. Il se pourrait même qu'un certain nombre de ces mots se trouvassent dans des éditions plus récentes de Bescherelle²⁾, ou dans ce qui a paru du dictionnaire de M. Littré. Mais on peut néanmoins se convaincre que la plupart des mots que nous allons donner sont réellement de formation récente. D'abord parce que M. Bescherelle tâche de donner tous les dérivés d'un radical, même ceux qui s'expliquent tout seuls, comme on le verra facilement en le parcourant et surtout en comparant les suppléments qui se trouvent à la fin de chaque volume avec le gros des mots. Ensuite parce qu'un certain nombre de mots se rapportent à des faits qui se sont passés dans les dernières années, comme par exemple à la guerre qui vient de se terminer en Amérique.

¹⁾ Qu'on compare là-dessus aussi un passage de Heyse qui se trouve après la liste de mots nouveaux que nous allons donner à l'appui de notre opinion.

²⁾ L'édition de Mozin de 1865 est absolument la même que celle de 1856; il n'y a de nouveau que le supplément, qui ne donne pas encore tous les mots contenus dans l'édition de Bescherelle de 1856.

- Admonestation.* G. Sand. Pet. Fad.¹⁾
- Aide-mémoire,* Nachschlagebuch. Règlement de l'Exposition universelle de 1867 (avec une traduction allemande) imprimé par R. v. Decker.
- Aiguillage,* das Stellen der Weichen, aux chemins de fer. Gaudry (Rev. d. d. Mondes) Nous rappelons ici les mots *aiguille*, *aiguiller* (on dit aussi: un train s'aiguille) *aiguilleur*, dont seulement le dernier se trouve avec ce sens dans Bescherelle.
- Alphabétisme.* Depuis l'invention de l'alphabétisme chaque lettre n'est plus qu'un signe absolument sans relation avec ce qu'il signifie. Renan (R.)
- Alluvionnel.* Humus alluvionnel. Lejean (R.) Nouvel adjectif à côté de *alluvial*, *alluvien*.
- Amitieux.* G. Sand. Pet. Fad.
- Annexioniste.* C'en est un redoutable annexioniste que Philippe II. et M. de Bismark n'en est pas à trouver son maître. Ch. de Mazade (R.)
- Anthropologiste.* Quatrefages (R.)
- Anti-divin.* Réville (R.)
- Anti-humain.* Scherer (R.)
- Anti-scientifique.* Cl. Bernard (R.)
- Anti-systématique.* Le même.
- Archi-décidé.* Je suis décidé et archi-décidé à trouver bon le parti que tu prendras. G. Sand (R.)
- Aristophanesque.* Forgues; S.-R. Taillandier (R.) L'adjectif *aristophanique* se trouve déjà dans Besch.
- Arrière-appartement.* Perrot (R.)
- Assouplissement.* G. Sand (R.)
- Atermoyeur.* G. Sand (R.)
- Atterrissement* = atterrissage. Saveney (R.)
- Aviateur,* *aviation* (du latin *avis*), Luftschiffer, Luftschiffahrt. „Ces mots sont maintenant entrés dans l'usage commun“ Saveney (R.) La navigation aérienne, dont on s'est beaucoup occupé récemment en France, a donné lieu à la formation de plusieurs mots nouveaux; nous en citons quelques-uns: aéronef, aéromotion, aéromotive, avicule, avicelle, volateur etc.
- Balnéatoire,* appareils baln. Badeapparate. Expos. univ.
- Bambinat,* asile pour des bambins, dans le „Famillistère.“ V. ce mot.
- Baptiseur.* Jean le B. E. Burnouf (R.)
- Bibliolâtrie,* mot emprunté à l'anglais par Esquiros (R.)
- Bonhommerie.* Aussi les personnages de M. Barrière (dans les „Faux Bonshommes“) ne sont-ils vraiment que des bonshommes. Leur bonhomie peut être fausse; leur „bonhommerie“ est hors de doute. J. J. Weiss. Essais sur l'Histoire de la Littérature Française.
- Bouche-bouteilles.* Appareil à boucher des bouteilles. Audiganne (R.)
- Cache-pot,* Topfmantel. Exp. univ.
- Captage.* Travaux de captage des eaux minérales. Arbeiten bei der Gewinnung der Mineralwasser. Expos. univ.
- Carnavalesque.* Une fantaisie un peu trop carnavalesque jouée à l'opéra comique. De Lagenevais (R.)
- Carrosserie* = fabrique de carrosses. Expos. univ. — Remises de carrosserie, Schuppen für Eisenbahnwagen. Gaudry (R.)
- Cavalcader.* Perret (R.)
- Céruléen.* Un ruisseau de glacier apparaissait au grand jour, courant dans un sillon d'azur, pour se perdre en un petit lac qui dormait dans une coupe d'un bleu

¹⁾ G. Sand offre, dans quelques-uns de ses écrits, un assez grand nombre de mots nouveaux. Nous n'en citons que ceux qui sont des dérivés de mots déjà reçus dans les dictionnaires.

- céruléen. Ch. Martins (R.) Besch. donne *cérulé*, comme ayant vieilli.
- Charivaresque* (à côté de *charivarique*). Plaisanteries char. Duvergier de Hauranne (R.)
- Chasse-neige*, Bahnschlitten. Audiganne (R.)
- Chevalesque*. Nous voilà lancés sur les grands chemins de l'ancienne France, et dans une série d'aventures picaresques ou chevaleresques. F. Franck (R.)
- Collectivité*. Une société conforme à la nature de l'homme . . . où tous les devoirs et tous les droits, ceux de l'individu et ceux de la collectivité, seront remplis et garantis. V. Meunier cité par Saveney (R.)
- Commuteur* (aux télégraphes électriques), Umschalter. Expos. univ.
- Compromission*. M. Lincoln refusa de se laisser entraîner dans une compromission dangereuse pour les grands principes qu'il avait chargés de défendre. Laugel (R.)
- Co-occupant* de la terre, droit de co-occupant. Lasteyrie (R.)
- Coordinateur*. M. Flourens distingue l'organe de l'intelligence ou le cerveau de l'organe de la sensibilité, qui est la moëlle épinière, de l'organe coordinateur des mouvements, qui est le cervelet. Janet. (R.)
- Corrélativité*. Le bonheur n'est pas une chose purement personnelle, va, il y a corrélativité du dedans au dehors et du dehors au dedans. Wechselwirkung. G. Sand (R.)
- Couleuré*. G. Sand. Pet. Fad.
- Crêpé*, tête cr. = crépu. G. Sand (R.)
- Decrêpé*. Ses beaux cheveux blonds decrêpés retombaient autour de son beau visage défait et pali. Perret (R.) Ne serait-ce pas une faute d'impression pour *decrêpé*, entkräuselt?
- Défraîchir*. C'était un papier plié en quatre, froissé, défraîchi. Albane (R.)
- Démodé*. Je suis déjà, de la tête aux pieds, un peu démodé. G. Sand (R.)
- Drain, drainer, drainage* (mots empruntés à l'anglais.) Hudry-Menos (R.); Exp. univ.
- Écœuré*. Une fade et écœurante odeur de clinique. de Mazade. Odeur écœurante; cet écœurant scandale domestique. Lagenevais (R.)
- Ecolérer*. G. Sand. Pet. Fad.
- Edénique* (à côté de *édénien*). Une des villes d'eau les plus courues du Tyrol édénique. Lagenevais (R.)
- Edicter*, publier un édit, p. e. édicter un tarif. Lavollée (R.)
- Ejfarement*. Perret (R.)
- Ejfranger*. Les nuages qui flottent dans l'étendue au-dessous de la cime du volcan modifient incessamment l'aspect de l'immense tableau: les uns s'éjfrangent aux cimes inférieures et se déroulent en écharpes transparentes etc. Reclus (R.)
- Egyptologie*. Renan (R.)
- Encastoriner*. M. Meunier presse vivement son adversaire et ne le quitte enfin que quand il espère lui avoir fait regretter de s'être trop légèrement „encastoriné“. Saveney (R.) M. Meunier combat l'opinion de M. Höfer qui croyait voir dans les habitations lacustres des constructions de castors.
- S'ensauver*. G. Sand. Pet. Fad.
- Ensommeillé*. Voix ensommeillée. Perret. (R.)
- Entre-filets*. Terme de journalisme: petit article intercalé entre deux autres plus grands. About (R.)
- S'épeurer*. G. Sand. Pet. Fad.
- Episcopalien*, appartenant ou se rapportant à l'église épiscopale. Laugel. Duvergier de Hauranne (R.)
- Epousseteur*. Nommez-moi votre épousseteur en chef. Cherbuliez (R.)

- Esclavagisme.* Le radicalisme impitoyable de l'esclavagisme aux abois. Duvergier de Hauranne (R.)
- Esclavagiste,* subst. et adj. Reclus; de Mars; Saveney; Duvergier de Hauranne (R.)
- Essotir,* rendre sot. G. Sand. Pet. Fad.
- Estropison.* G. Sand. Pet. Fad.
- Etanchéité,* Wasserdichtheit. Hudry-Menos. (R.)
- Européaniser.* d'Alaux (R.)
- Évaluateur.* Forcade (R.)
- Évangéliste.* Gourdault (R.)
- Évocateur* de fantômes. Saint-René Taillandier (R.)
- Extra-conjugal.* Forgues (R.)
- Extra-organique.* Pour comprendre l'expérimentation sur les êtres vivants . . . il faut nécessairement tenir compte de deux milieux; le milieu cosmique ou extra-organique, qui est commun aux êtres vivants et aux corps bruts, et le milieu intra-organique, qui est spécial aux êtres vivants. Cl. Bernard (R.)
- Faîteau,* diminutif de faite. Balzac.
- Familistère.* Grand bâtiment composé de logements d'ouvriers, construit par M. Godin-Lemaire à Guise près de Saint-Quentin. Ce mot a été formé à l'instar de *phalanstère*, d'une manière assez malheureuse soit dit en passant.
- Fénianisme.* Forcade; de Lasteyrie. (R.)
- Fertilisable.* G. Sand. (R.)
- Finalité.* — — s'ensuit-il que les faits, une fois découverts, ne révéleront pas des convenances, un plan, une intention, une finalité. Janet. (R.)
- Flambée,* schnell aufoderndes Feuer. E. Sue.
- Fonctionnel.* Entretien fonctionnel d'un être. Cl. Bernard. (R.)
- Formulable.* Des principes facilement formulables. Maury. (R.)
- Francophobe* (comp. anglophobe). Duvergier de Hauranne. (R.)
- Funambulesque.* Toilettes funambulesques. de Banville, cité par Lagenevais. (R.)
- Génialité.* Montégut. (R.)
- Glaciaire.* Période glaciaire = Gletscherperiode. Reclus. (R.)
- Gliissière,* Gleitstange (aux machines). Expos. univ.
- Hêtrée.* C'était une superbe hêtrée, dernier vestige d'une grande forêt. Perret. (R.)
- Hongroyer.* Peaux hongroyées, ungarisches Leder. Expos. univ.
- Inalpage,* „ascension au chalet“. Hudry-Menos. (R.)
- Inauthenticité.* Réville. (R.)
- Inclassable.* Nature déclassée et inclassable. G. Sand. (R.)
- Inexploité.* Mine inexploitée. Duvergier de Hauranne. (R.)
- Insatisfaction.* Montégut. (R.)
- Intra-organique.* V. extra-organique.
- Ivoirerie,* fabrication d'objets d'ivoire. Audiganne. (R.)
- Joncière.* G. Sand. Pet. Fad.
- Kabyliser* l'Algérie. Prince Bibesco (R.)
- Latitudinal.* 50° latitudinaux. Martins. (R.)
- Lazzaronisme.* Montégut. (R.)
- Littéralisme* = littéralité. Réville. (R.)
- Loue* (la) des serviteurs. G. Sand. Pet. Fad.
- Lunetterie.* Audiganne. (R.)
- Marchandage.* Le travail à domicile équivaut dès lors à un marchandage dans la plus mauvaise acception du mot. Audiganne. (R.)
- Messianité.* La douce messianité du Fils de l'homme. Réville. (R.)
- Millénariste* = millénaire. Renan. (R.)
- Mormonisme.* Réville. (R.)
- Motricité,* opposée à la *sensibilité* de l'homme. Cl. Bernard. (R.)

- Mulassier*. Industrie mulassière, Maulthierzucht. Hudry-Menos. (R.)
- Nationalisme*. S'il y a une province (du Canada) que le système américain attire et menace d'absorber, ce n'est point l'est avec ses institutions locales, ses vestiges d'aristocratie et son nationalisme obstiné. Duvergier de Hauranne. (R.)
- Nord-Américain*. d'Assier. (R.)
- Nordiste*, partisan des Etats du nord dans la grande guerre civile des Etats-Unis. Duvergier de Hauranne. (R.)
- Organicien*, Janet; *organiciste* Cl. Bernard. (R.) V. organicisme.
- Organicisme*. MM. Lélut et Leuret se sont surtout signalés par leur lutte contre l'organicisme exclusif, qui veut toujours rattacher la folie à quelque lésion visible et palpable du cerveau. Janet. (R.)
- Ossellerie*, Knochenrechslererei. Audiganne. (R.)
- Outillage*, l'ensemble des outils qu'il faut dans un certain métier. Expos. univ.; Gaudry; Hudry-Menos; Lavollée; Audiganne. (R.)
- Paludéen*. Fièvre paludéenne. Jamin. (R.)
- Parsisme*, religion des Parsis. Réville. (R.)
- Paysanesque*. La veine paysanesque de George Sand. Bulletin bibliographique de la R.
- Peilleux*, *peilleron*, zerlumpt, abgerissen. G. Sand. La Mare au Diable.
- Pépiement* (de moineaux). Souvestre.
- Pèse-lettres*. Expos. univ. La traduction allemande a *Briefhalter*, c'est plutôt notre „*Briefwage*“ à ressort.
- Philistinisme*, Philisterthum. Saint-René Taillandier; L. Etienne. (R.)
- Philosophiser*. Le crâne sur lequel philosophe le mélancolique Hamlet. Montégut. (R.) La 3^e pers. du verbe *philosopher* serait *philosophe*, c'est à dire pareille au substantif; voilà pourquoi M. Montégut a probablement préféré cette forme nouvelle.
- Plongage*. Matériel de plongage, Material zum Tauchen. Expos. univ.
- Plutonien* = plutonique. Laveleye. (R.)
- Portraituriste* = portraitiste. Duvergier de Hauranne. (R.)
- Porte-amarres*. Matériel de sauvetage maritime, porte-amarres etc. Material zur Bergung und Rettung aus Seegefahr, Vorrichtungen zum Bergen etc. Expos. univ.
- Pouponat*, crèche dans le „Famillistère“. V. ce mot.
- Préfiguration*. Véritable agneau pascal, dont l'agneau traditionnel de la fête juive n'était que la préfiguration, Jésus meurt au moment même où les Juifs allaient célébrer leur repas symbolique. Réville. (R.)
- Présidentiel*. Election, campagne (Wahlkampf), crise etc. présidentielle. Duvergier de Hauranne. (R.)
- Presque certitude* (employé comme un substantif de même que *presqu'île*) Bertrand (R.)
- Presque totalité*. Journaux.
- Presque unanimité*. Duvergier de Hauranne. (R.)
- Quasi-évidence*. Montégut. (R.)
- Quasi-insoumission*. d'Alaux. (R.)
- Réagenouiller*, *se.* G. Sand. (R.)
- Reclassement*. Ayliès. (R.) V. reclasser.
- Reclasser*, l'opposé de déclasser. Dieu merci, je ne fais plus partie de ce monde-là ni d'aucun autre. Déclassé, je ne veux pas me reclasser ailleurs. G. Sand. (R.)
- Redéployer*. V. Hugo. (R.)
- Rediviser*. Montégut. (R.)
- Réemboîter* le pas. Souvestre.
- Réexpédition*. Rücktransport. Expos. univ.
- Réincarcérés*. Libérés réincarcérés. Ayliès.
- Réincarnation*. de Rémusat. (R.)
- Retransplanter*. G. Sand. (R.)
- Rivet* de l'eau. G. Sand. Pet. Fad.
- Robinetier*, fabricant ou marchand de robinets. Journaux.

- Ronronner.* Le chat ronronnait (schnurrte).
Forgues. Besch. et Mozin ne donnent pas même: *faire ronron*.
- Saulée*, Weidengebüsch. Saveney. (R.) Comp. hêtrée.
- Scandinavisant.* Un jeune scandinavisant.
Bull. bibl. de la R. Mot formé d'une manière analogue à *hébraïsant*.
- Sculptural.* Le tour délicat et sculptural de ses petites oreilles roses. Forgues. (R.) Cheminée sculpturale. Perret. (R.)
- Sécessioniste* subst. et adj. Les états sécessionnistes, c'est-à-dire les états de l'Union américaine qui revendiquaient le droit de sécession. Forcade. (R.) Un sécessioniste. Duvergier de Hauranne. (R.)
- Sémitisme.* Le sémitisme, dont ce patriarche (Abraham) est le père, est un des courants de cette tradition aryenne, comme le védisme en est un autre. E. Burnouf. (R.)
- Sensoriel* = sensorial. Finesse sensorielle. Janet. (R.)
- Sentimentaliste.* Sterne fut fidèle dans cette affaire à son tempérament de sentimentaliste. Montégut. (R.)
- Sériel.* La loi sérielle, expression de Proudhon, citée par E. Pelletan (R.) et expliquée par *la loi mathématique*.
- Sociologie*, Lehre von der bürgerlichen Gesellschaft. Littré. (R.)
- Sociologue.* Pelletan (R.) appelle Proudhon un *tribun sociologue*.
- Spiritisme* = Geisterklopferei. Journaux. C'est un dérivé de *spirite* (évidement l'anglais *spirit*). Les spirites font parler les âmes des morts. Duvergier de Hauranne. (R.)
- Spleenétique.* Montégut. (R.)
- Sous-centre.* En l'absence d'un pouvoir central indigène (en Syrie) et par l'abolition des sous-centres féodaux, les chefs de communauté restent la seule incarnation visible de ces intérêts (locaux et généraux) d'Alaux. (R.)
- Sous-colline.* Il y a, entre le sol aplani et les collines abruptes, des mouvements de terrain qu'on pourrait appeler les sous-collines. G. Sand. (R.)
- Sous-lacustre.* Une cabine souterraine ou plutôt sous-lacustre. Duvergier de Hauranne. (R.)
- Soutacher*¹⁾. Sa veste était artistement soutachée, mit Schnüren besetzt. Souvestre.
- Subéquatorial, subtropical*, unter dem Aequator, den Wendekreisen liegend. Cailliatte.
- Sud-américain.* Reclus. (R.)
- Sudiste.* V. nordiste et sécessioniste. Forcade; Forgues; Duvergier de Hauranne; de Mars. (R.)
- Suggestif.* Shakspeare qui est le plus suggestif des poètes. Montégut. (R.)
- Surincomber.* La dépression graduelle des terres endiguées a pour seules causes le tassement du sol d'alluvion, le poids des digues surincombantes. Reclus. (R.)
- Taurin*, jeune ou petit taureau. G. Sand. Pet. Fad.
- Turnerie.* Drechslerhandwerk. Audiganne. (R.)
- Traditionaliste.* Réville. (R.)
- Traîne*, fem. Schleppe. Journaux.
- Triturateur.* Huit usines à huile dont les bâtiments et les appareils, tels que triturateurs, chaudières etc. Prince Bibesco. (R.)
- Unitarisme* = unitairianisme. de Rémusat; Réville; Esquiro. (R.)
- Védisme.* E. Burnouf. (R.) V. sémitisme.
- Vulcanologie.* Reclus. (R.)
- Wagonnet.* Hudry-Menos. (R.)

¹⁾ Soutache dans le sens de „petit cordon dont on garnit les vêtements“ ne se trouve pas dans Bescherelle. Dans Mozin, ce mot ne se trouve pas du tout.

Presque tous ces mots ont été formés à l'aide de préfixes et de suffixes qui ont un sens très-clair pour tout Français, et qui appartiennent en propre à la langue française tout aussi bien que les syllabes dérivatives des autres langues sont à regarder comme leur propriété. Néanmoins nous lisons dans Heyse p. 245: „Im geringsten Grade findet natürlich die Bildungsfähigkeit in den Sprachen secundärer Formation Statt. Wenn sie sich, wie neuerdings die französische Sprache, zu bereichern streben, so geschieht dies, indem sie theils ältere, vergessene Wörter aus einer früheren Sprachperiode wieder hervorsuchen, oder aus fremden Sprachen, z. B. aus dem Griechischen, neue Wörter entlehnen. Ich kann diese Bereicherung der französischen Sprache in der Litteratur der sogenannten romantischen Schule nicht als einen Fortschritt betrachten. Ein solcher kann sich nur im Zusammenhange mit dem Wesen und der Eigenthümlichkeit der Sprache selbst entwickeln, nicht aber im Widerspruch mit derselben durch die geniale Willkür eines Schriftstellers. Die französische Sprache ist ihrer innersten Natur nach angewiesen auf besonnene Beschränkung innerhalb conventioneller Formen. So erscheint sie in der Litteratur des Zeitalters Ludwigs XIV., welche vom sprachlichen Gesichtspunkte aus immer die classische bleiben wird. *Aus eigenen Keimen kann sie keine neue Bildungen hervortreiben. Ihre Bereicherung besteht in einem äusserlich aufgerafften neuen Stoff, welcher in der bisherigen Sprache als fremdartig erscheint, und das frühere harmonische Ganze zu einer unzusammenhängenden, ungleichartigen Mischung macht.*“ Nous ne croyons pas avoir besoin de rien ajouter pour montrer jusqu'à quel point ces assertions, surtout celles à la fin de ce passage, sont erronées.

Nous n'avons que rarement donné l'expression allemande pour les mots de cette liste. D'abord parce qu'un certain nombre de ces mots n'ont pas besoin d'explication, et se comprennent d'eux-mêmes; ensuite parce qu'il aurait été souvent difficile, quelquefois même impossible de trouver en allemand des expressions équivalentes. Pour s'en convaincre on n'a qu'à essayer de chercher des mots d'une forme purement allemande pour *suggestif, sculptural, bonhommie, défrâchir, reclasser, esclavagiste, nordiste* etc. Ces deux derniers mots peuvent nous prouver quel avantage le français sait tirer de cette faculté de former des mots nouveaux par des syllabes dérivatives. Pour désigner les deux grands partis de la guerre civile dans les États-Unis, nous nous sommes contentés de termes d'un sens peu précis comme *die Nördlichen, Südlichen*, ou nous avons eu recours à des mots étrangers en les appelant *die Föderirten, Unirten, Conföderirten*¹⁾. En français, au contraire, on a presque eu l'embarras du choix. Voici les mots français que nous avons rencontrés à ce sujet: *Abolitionisme, nordiste, unioniste, abolitioniste, fédéral, esclavagisme, esclavagiste, sudiste, séparatiste, sécessioniste, confédéré.*

Nous n'avons donné, dans la liste précédente, qu'un nombre très-restreint de nouveaux termes scientifiques. Ceux qui s'y trouvent peuvent être compris par des gens qui ne savent ni le latin ni le grec, mais ont reçu assez d'instruction pour connaître les expressions scientifiques les plus usitées et pour en comprendre les dérivés. Voilà pour-

¹⁾ Les journaux suisses, se rappelant leur propre guerre civile, employaient les mots *die Bündischen, die Sonderbündler.*

quoi cette liste n'a pas été grossie par des mots comme *monogéniste* et *polygéniste*, *pan-spermiste* et *parthénogéniste* etc. qui ne sont pas plus clairs pour un Français que pour un Allemand.

Fuchs (p. 227) a déjà fait ressortir l'avantage que possède le français de former des mots nouveaux en ajoutant des suffixes à des noms de personnes distinguées comme Kantien, Kantiste, Kantisme, tandis que nous avons renoncé à des formes allemandes et avons recours à ces mêmes syllabes étrangères. Nous avons rencontré les formations nouvelles de ce genre que voici:

Damasien. G. Boissier. (R.)
Hégélien, *Hégélianisme*. Janet; Réville. (R.)
Johannique. Ecrits johanniques. Réville.
 (R.)
Mac-clellanite. Duvergier de Hauranne.
 (R.)

Paulinien, *Paulinisme*. E. Burnouf; de
 Rémusat; Réville. (R.)
Philonien, *Philonisme*. Réville. (R.)
Shandyen (une fois *shandéen*). Montégut.
 (R.)

Nous ajoutons encore quelques mots géographiques qui ne se trouvent pas dans Bescherelle. Leur origine est probablement d'une date récente. La facilité des communications aura fait sentir le besoin de les former.

Alléghanien. Laugel. (R.)
Argentin. Reclus. (R.)
Assamites. Blerzy. (R.)
Babélique. Cette discussion babélique sur
 la meilleure constitution des Allemagnes
 possibles. Klaczko. (R.)
Carolin, habitant des Carolines. Quatre-
 fages. (R.)
Jérusalémité. Réville. (R.)
Kentuckien. Laugel. (R.)
Libanais. d'Alaux. (R.)
Marylandais. Duvergier de Hauranne. (R.)

Missourien. Laugel. (R.)
Montévidéen. de Cazaux. (R.)
Néo-espagnol. de Cazaux. (R.)
Néo-grenadin. Reclus. (R.)
Néo-zélandais. Quatrefages. (R.)
New-Yorkais. Duvergier de Hauranne. (R.)
Otawan. Duvergier de Hauranne. (R.)
Palestinien à côté de *palestin*. Réville. (R.)
Paraguayen. de Cazaux. (R.) Besche-
 relle et Mozin donnent *paraguéen*.
Platéen = (de la Plata). Reclus. (R.)
Transjordanique. Réville. (R.)

Qu'on ne se trompe pas sur l'importance de ces formations! Nous autres Allemands avons même besoin d'emprunter au latin des syllabes dérivatives pour désigner les habitants de quelques parties de l'Allemagne comme dans *Badenser*, *Hannoveraner*, *Jenenser* etc., et il nous serait difficile de rendre quelques-uns des mots précédents par des mots vraiment allemands comme p. e. Carolin, Libanais, Paraguayen, Platéen.

Tout en partageant l'opinion de J. Grimm¹⁾, que les langues néo-latines ont plus de facilité à former des mots par dérivation que l'allemand, nous ne voulons pas avancer par là que ces langues soient en général supérieures à la nôtre en ce qui concerne la formation de mots nouveaux. Nous possédons la faculté presque illimitée de la composition, faculté qui n'existe plus guère en français; car des mots comme *bouche-bouteilles*, *porte-amarres* sont plutôt des juxtapositions, et cette faculté-là est certes un grand et inap-

1) V. p. 9. la première note.

préciable avantage de notre langue, que lui accordent bien tous les Français qui la connaissent. Mais si M. Eimele veut y voir une nouvelle différence caractéristique entre les langues primitives et les dérivées, il oublie encore que le latin, dans sa période classique au moins, ne possédait pas plus cette faculté que ses filles.

Qu'on nous permette encore une observation avant d'en finir avec ce que nous avons à dire sur la forme des mots français. On dit en général que le français rend nos mots composés à l'aide des prépositions *de* et *à*, avec ou sans article. Mais alors on oublie une autre tournure dont cette langue se sert pour traduire nos substantifs composés, tournure que nous n'avons trouvée indiquée que dans Fuchs; encore n'y est-elle mentionnée qu'en passant. Il dit p. 157: „Ist dies ein Mangel der romanischen Sprachen (de ne pas posséder des adjectifs désignant la matière dont un objet est fait, comme *golden*), so ersetzen sie denselben wiederum durch eine Menge von Eigenschaftswörtern, die ihnen trefflich zu Statten kommen, wo wir uns der Zusammensetzungen bedienen müssen, z. B. *natal*, die *Geburt betreffend*, comme dans *lieu natal*, *Geburtsort*.“ Il serait facile d'énumérer par centaines les adjectifs français qui s'emploient ainsi. Nous n'en donnons que quelques exemples.

Aérien, Luft-; navigation, ascension, locomotion, perspective etc. aérienne; Luftschiffahrt etc.

Aquatile, Wasser-; plante etc.

Aquatique, Sumpf-; animal etc.

Commémoratif, Erinnerungs-, Denk-; médaille, fête etc.

Commercial, Handels-; relation etc.

Communal, Gemeinde-; école etc.

Fluviale, Fluss-; plante etc.

Héréditaire, Erb-; monarchie etc.

Mortuaire, Todten-; registre etc.

Printanier, Frühlings-; air etc.

Solaire, Sonnen-; année etc.

Terrestre, Erd-, Land-; globe, animal etc.

Nous ne voulons pas dire que ces adjectifs offrent les mêmes avantages que nos compositions. Celles-ci seront toujours préférables en ce qu'elles représentent mieux l'unité de l'idée par l'unité de la forme. Toutefois, elles ont par leur longueur et leur double accent tonique quelque chose de lourd, tandis que ces adjectifs sont plus faciles à manier. *Wiedererzeugungsfähigkeit* p. e. est plus lourd que *faculté régénératrice*, et la phrase française: *Les animaux aquatiques ne sont pas tous fluviaux* a l'avantage sur l'allemand: *Nicht alle Wasserthiere sind Flussthier*, de ne pas répéter le mot *animaux*. Aussi a-t-on introduit en allemand un assez grand nombre de ces adjectifs, tels que: *commercial*, *communal*, *fédéral*, *fondamental*, *maritime*, *mercantile*, *municipal*, *polaire* etc. ce qui prouve assez qu'ils sont de quelque valeur. Du reste, Fuchs a déjà si bien traité cette question de la composition des mots que nous en avons seulement parlé pour attirer sur ces adjectifs l'attention de ceux qui s'occupent du français.

Nous allons maintenant examiner l'opinion de ceux qui cherchent à prouver l'infériorité des langues dérivées par le changement de sens qu'ont subi un grand nombre de mots néo-latins. Ici nous aurons surtout à prendre en considération ce qu'a dit là-dessus M. Steinthal dans un discours fait en 1864 à Hanovre à l'occasion de la réunion des

philologues et pädagogues, et publié dans „Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, vol. 36, 1864.“ Il nous paraît avoir le mieux résumé et exposé tout ce qui a été dit sur cette question après la publication du livre de Fuchs.

Ce que M. Steinthal reproche surtout aux langues des nations néo-latines, c'est qu'ayant perdu le sentiment vif de la forme grammaticale et étymologique des mots, elles en ont en même temps oublié le véritable sens et l'ont changé, tantôt en leur donnant une signification tout abstraite, comme celle d'*extrémité* au mot qui désignait la *tête*, parce que la tête se trouve à l'extrémité du corps, tantôt en rétrécissant ou en élargissant le sens primitif d'un mot, ce qui le rendait moins expressif et moins poétique, parce qu'il perdait ainsi des nuances quelquefois très-déliées. Mais laissons-le nous exposer lui-même son opinion là-dessus (p. 141.): „So wird sich tausendfach nachweisen lassen, dass den romanischen Wörtern die sinnliche Grundlage, die Anschaulichkeit abhanden gekommen ist; dass ihre Bedeutung, wie ihr Laut ausgehöhlt, zusammengezogen ist. Sie sagen blasse Allgemeinheiten aus und entwickeln sich demgemäss in abstract logischer Richtung. Solch ein Verlust der Sinnlichkeit, des Zusammenhanges mit dem Concreten ist Charakter von Töchttersprachen, von secundären Sprachformationen . . . Fremdes Sprachgut ist abstract. Der Romane aber spricht eben eine Sprache, die ihm ursprünglich nicht ganz gehört; darum lebt nur sein Verstand in ihr, Gefühl, Gemüth tritt nicht in sie ein. Der Romane hat ein Wort für jedes Gefühl; aber sein Wort ist kalt und nimmt kein Gefühl auf. Er hat Ausdrücke für alle Anschauungen; aber sein Wort ist ohne Anschaulichkeit.“ Voilà ce que M. Steinthal reproche en général à ces langues. Quelques observations particulières qu'il fait sur leur caractère en examinant un certain nombre de mots néo-latins, seront prises en considération à l'occasion.

Le premier exemple qu'il donne à l'appui de son opinion est un des plus frappants de l'abstraction reprochée aux langues néo-latines, et nous donne en même temps l'occasion d'examiner de plus près toute la théorie de M. Steinthal. Nous le transcrivons donc en entier.

„Caput. Das lat. caput erscheint als span. cabo; dieses bedeutet aber nicht Kopf, sondern ganz abstract das Aeusserste, Letzte, Ende; in conventioneller Beschränkung: cabos, Füsse, Schnauze und Mähne des Pferdes; Strümpfe, Schuhe und Hut; cabo de vela, das Ende, der Stumpf einer Wachskerze; ital. capo d'un filo, das Ende eines Fadens; und nicht bloss capo d'anno, Neujahr, sondern auch in capo a due mesi, am Ende von, nach zwei Monaten, span. al cabo de un anno. So bedeutet es überhaupt Vollendung, ital. venire a capo, franz. veraltet en venir à chef, zu Ende kommen, zu Stande kommen mit etwas, mettre à chef, ausführen. Warum heisst nun da capo von vorn, da doch in capo al mondo am Ende der Welt bedeutet? Hier zeigt sich völliger Mangel an Anschaulichkeit, und es bleibt nur die logische Abstraction, welche Kopf unter Ende subsumirt. Wo Lebendigkeit der Anschauung herrscht wie im Deutschen, da kann Kopf auf nichts Anderes angewandt werden, als was der Anschauung die Analogie des Kopfes bietet; dazu gehört, dass es ein oben hervorragender, sich vom Körper absondernder, rundlicher Theil ist, z. B. der Nadelkopf. Allerdings hat schon im classischen Latein die abstracte Verwendung des caput begonnen. Es scheint mir wenig anschaulich, wenn der Quell, der

Ursprung des Flusses caput genannt wird; ebenso gut kann die Mündung so heissen, und heisst in der That bei Classikern so.“

On pourrait répondre qu'il est injuste de faire un reproche aux langues néo-latines d'avoir abandonné le sens primitif du mot *caput*, puisque les Latins leur en ont donné l'exemple; et que les Espagnols, les Italiens etc. n'ont fait que continuer à marcher sur la route tracée par leurs ancêtres. Mais puisque M. Steintal blâme les Latins pour cette raison, il vaut mieux chercher s'il n'y a pas, dans d'autres langues, des exemples du même changement de sens.

Nous avons d'abord en allemand le mot *Ende* qui, d'après Grimm (Wörterbuch etc.) avait originairement le sens de *front* en même temps que celui de *fin*. Qui plus est, ce même mot a été aussi employé dans le sens de *commencement*¹⁾. Mais ce ne sont pas encore là toutes les significations de ce mot; il voulait dire en outre *locus* (Grimm) et *Richtung, Beziehung, Art und Weise* (Wackernagel). Nous voyons donc que ce mot allemand a subi autant et même plus de changements de sens que le mot *caput* dans les langues néo-latines, avant d'être restreint, dans notre langue moderne, au sens tout abstrait de *extrémité* ou plutôt de *fin*, et dans des locutions comme *zu diesem Ende*, en français à *cette fin*, à l'acception encore plus abstraite de *but*.

Si M. Steintal dit en outre que, dans des langues sur lesquelles la vivacité des impressions sur les sens exerce encore quelque influence décisive, on emploiera le mot qui désigne la tête seulement pour des choses qui ont une forme ronde et se détachent d'un corps duquel elles font partie, nous pouvons lui faire observer que le véritable mot allemand pour *tête*, c'est-à-dire *Haupt*, ne désigne guère une chose ressemblant à une tête, ayant une forme ronde etc., mais que, hors le sens propre qu'il a gardé, il est presque toujours pris dans celui de *principal*.

Ainsi donc, nous avons déjà deux mots allemands désignant la tête ou une partie de la tête, dont la signification a bien changé. L'un, *Ende*, a tellement rétréci son sens abstrait et général qu'il a fini par indiquer un objet aussi concret et précis que le *front*. L'autre, *Haupt*, au contraire, est dans notre langue moderne souvent pris dans un sens tout à fait abstrait qui ne ressemble en rien à celui que M. Steintal regarde comme le seul convenant à une langue expressive.

Le mot *Kopf*, qu'il compare avec les acceptions néo-latines de *caput*, est d'après W. Wackernagel (Glossar etc.) le même mot que dans le latin du moyen âge *coppa, cuppa = rundgeformter Becher*. Il a donc reçu sa signification actuelle d'une manière entièrement analogue au mot néo-latin *testa, tête*. Et que dit M. Steintal de ce mot? „Wenn aber testa Kopf, bucca Mund u. s. w. wird, so ist dies das Werk eines rohen Volksgeistes“ (p. 134). Soit! Mais on le voit, cette grossièreté n'est pas tombée en partage aux seules nations néo-latines²⁾. Et quand nous disons Pfeifenkopf, Brückenkopf,

¹⁾ W. Wackernagel, Glossar zum Altdeutschen Lesebuch. Il distingue *ende = front* et *ende = fin*. Grimm déclare expressément qu'il n'y voit qu'un seul et même mot.

²⁾ D'après G. Curtius, Grundzüge der griechischen Etymologie, 1865. vol. I, p. 137, la signification primitive du mot sanscrit *kapâlas*, qui veut dire *testa* et *caput*, est celle de „Schale, Scherbe“, de sorte que nous trouverions le même développement de sens en sanscrit que dans le mot français *tête*.

Balkenkopf, das Schiff hat einen breiten Kopf, nous nous éloignons plus ou moins de cette signification que, d'après lui, une langue qui a conservé sa fraîcheur primitive devrait toujours garder.

Nous pourrions voir dans d'autres mots désignant des parties du corps, que nous autres Allemands n'avons pas craint de nous éloigner dans l'emploi de ces mots de leur sens primitif. C'est ainsi que dans *Nadelöhr* (Grimm cite dans le même sens *Nadelauge*), *Ankerauge* nous employons les mots *Auge* et *Ohr* simplement pour trou. L'oreille nous présente la forme d'un trou, il est vrai, mais celle de l'homme et des grands animaux, qui devait avant tout frapper notre vue, est un trou d'une forme toute particulière et différente de celle d'un trou d'aiguille. L'œil, au contraire, n'est pas même un trou, c'est plutôt un trou rempli, c'est-à-dire un trou qui n'est plus un trou; néanmoins nous l'employons dans le sens de trou.

Le sens primitif de notre mot *Bein* est probablement celui de *os*, quoiqu'il ait peut-être désigné d'abord *ce qui marche*. Mais quelle qu'ait été sa signification primitive, toujours est-il incontestable qu'on a tout à fait oublié, ou le mouvement de ce qui marche, quand on prend ce mot dans le sens de *os*, ou la dureté et la blancheur¹⁾, qualités de l'os qui frappent le plus nos sens, quand on l'emploie dans celui de *jambe*.

Le *bras* éveille en nous l'idée d'un membre, c'est-à-dire d'une partie comparative-ment petite, lequel se trouve le long du corps et y est attaché par un bout. Nous ne nous éloignons pas beaucoup de ce sens en disant *Arm eines Flusses* d'un courant d'eau qui s'est détaché d'une rivière et suit une direction parallèle à celle-ci. Mais quand nous disons: *der Fluss ergiesst sich in verschiedenen Armen ins Meer*, nous ne gardons de tout cela que le sens tout abstrait de *partie, division*.

On le voit, le sens de tous ces mots désignant des parties du corps est devenu tantôt très-abstrait, tantôt bien plus large que leur signification primitive. Il a toujours perdu ce qu'il avait d'abord de nuances délicates. Le mot *Bein* désigne même deux objets qui n'ont pas la moindre ressemblance.

On trouvera la même chose dans d'autres mots de signification très-diverse. Laissons d'abord parler notre J. Grimm qui dit dans son dictionnaire à l'article *Bloch* (notre *Block* actuel): „Ein Wort das zu *liechen, claudere* gehört. Deutlich ist das daher stammende franz. *bloquer* (das wir in *blokieren* zurücknehmen) *einschliessen* und *blocus Blockhaus*. Weil man aber mit Baumstämmen befestigte, den Zugang sperrte, den gefangenen Verbrecher an einen Klotz, seine Füße in den Stock schloss, ging die Vorstellung *piloh, clausura*, mit früh getilgtem *i*, über in die von *bloch, cippus, truncus, Klotz* überhaupt. *Bloch* ist also gebildet wie *Loch*, das ursprünglich gleichfalls *clausura, septum* bedeutete, und dann den Begriff der schliessenden Thür, der geschlossenen Oeffnung (*fores, foramen, ostium*) annahm. Loch erhielt sich nhd. unverändert, *Bloch* aber wurde in *Block* entstellt.“ Voilà deux mots à la fois qui n'ont pas gardé la moindre trace de leur véritable signification.

¹⁾ „Für Knochen bieten sich kaum andere Vorstellungen dar als der Härte und der Weisse.“ Grimm, Wörterbuch sous *Bein*, où l'on trouve aussi ce que nous avons dit sur le sens primitif de ce mot.

Nous avons préféré jusqu'ici ne comparer que des mots allemands à des mots français, parce que leur développement historique peut souvent être retracé à travers quinze siècles, et n'est en général sujet à aucun doute, avantage que n'offrent point les langues anciennes dont l'étymologie est souvent très-douteuse. Mais pour montrer que les mêmes faits s'observent aussi en latin et en grec, nous donnerons au moins un exemple tiré de chacune de ces langues.

Les mots *peculium* et *pecunia* dérivent de *pecus*, *bétail*. Dans le sens de *propriété* et de *fortune* ces mots se rapprochent encore assez de celui de *bétail*, quoique l'abstraction soit déjà assez grande; mais quand ils signifient plus tard tout simplement *tirelire* et *argent*, et, dans un temps plus avancé, même *monnaie de cuivre*, certes ce sont là des abstractions aussi fortes que *caput* pris dans le sens de *extrémité*, de *bout*.

Μασχάλη, *aisselle*, désigne en même temps le petit creux qui se trouve sous une feuille qui vient d'éclorre, et les branches jeunes et tendres, surtout du palmier. De ce mot on a formé les dérivés suivants, que nous citons d'après le dictionnaire de Pape. Μασχαλίζω, *an den Achseln aufhängen et den Leichnam eines Gemordeten zerstückeln, verstümmeln und ihm die abgeschnittenen Glieder unter die Achseln legen, was man that um die That gewissermassen zu sühnen*. Μασχάλιον, *von Palmenzweigen geflochten*. Μασχαλισματα, *das Schulterfleisch, das beim Opfern auf die Schenkel gelegt wurde, et die zerstückelten Glieder eines Gemordeten*. Eh bien, quel rapport ont des palmes entrelacées ou les membres mutilés d'un homme assassiné avec l'aisselle? Sans aller d'abstraction en abstraction, on n'aurait jamais pu donner des sens si différents à des mots d'une même origine.

Nous croyons avoir donné assez d'exemples pour prouver que d'autres nations ne sont pas moins portées que les nations néo-latines à donner un sens tout abstrait à leurs mots.

Examinons maintenant si celles-ci ont élargi ou rétréci la signification primitive des mots d'une manière qui ne se retrouve pas ailleurs. Les mots cités par M. Steinthal que nous avons surtout en vue, sans vouloir les examiner déjà un à un, sont: *cognatus*, en italien *cognato*, en espagnol *cunado* = beau-frère; *comes* = comte; *collocare*, en italien *co-ricare*, en français *coucher*; *eradicare* = arracher; *pacare* = pagare, pagar, payer.

Il nous semble que la même chose, absolument la même chose, se trouve dans d'autres langues, et nous chercherons à le prouver par des mots allemands pour la raison mentionnée ci-devant.

Zimmer voulait dire primitivement *bois de construction*, sens qui s'est conservé dans l'anglais *timber*. De là, on a pris ce mot dans le sens de *bâtiment de bois* et plus tard dans celui de partie d'un bâtiment construit de bois ou de pierre, *chambre*. Le même mot nous donne dans un composé un exemple peut-être plus curieux encore. *Frauenzimmer* voulait dire d'abord *appartement des femmes*, plus tard il désignait les femmes qui habitaient ensemble un appartement, c'est-à-dire *les servantes d'une grande dame*. Cette signification fut ensuite changée en celle de *sexe féminin en général*, employée surtout pour les *femmes d'un rang élevé*. De ce sens collectif ce mot a passé à celui de *femme* (au singulier, bien entendu!) avec la nuance de *femme bien élevée*, femme qui n'appartient pas

du moins aux basses classes. C'est ce sens que le mot a gardé dans le midi de l'Allemagne, mais on sait que dans le nord il commence de nouveau à en avoir un autre qui implique un blâme. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que le mot qui désigne l'appartement des femmes s'applique aussi aux femmes qui y demeurent. On dit de même en français: Tout le village accourut, ou en allemand: Die ganze Stadt war auf den Beinen. Mais le passage du sens de *sexe féminin* à celui de *individu du sexe féminin, femme* est tel qu'on n'en trouvera pas beaucoup d'exemples, et J. Grimm, après avoir cité ce passage de Goethe: „So wohnten die Frauenzimmer mit dem Kinde nun oben“, a bien raison d'y ajouter: „Nichts kann dem ursprünglichen Begriff mehr widerstreiten als diese Stelle.“

Schirm (Wackernagel sous *schirm*) voulait dire originairement *bouclier, schirmen combattre, se battre avec quelqu'un*, de là les mots français *escrime, s'escrimer*, tandis qu'en allemand ce mot a élargi son sens et veut dire *protéger* en général.

Wacker (qu'on compare *wachen*) a changé son sens primitif de *vigilant* en celui de *vigoureux* d'une part, et de l'autre en celui de *probe, honnête*.

Fertig de *Fahrt*, *prêt à marcher, à partir*, a pris celui de *prêt* en général, et même celui de *ayant fini* ou *étant fini*.

Bestatten de *Statt* veut proprement dire mettre quelque chose à sa place, *collocare*; maintenant on ne l'emploie plus que dans le sens de *enterrer*. Ce même mot était employé, il y a quelques siècles, dans celui de *marier* (*locare*. Grimm, Wörterbuch.) Qu'on compare avec ce mot encore celui de *ausstatten, douer, doter*.

Sehr, en anglais *sōra*, n'est plus employé dans l'allemand moderne que comme adverbe exprimant le degré, l'intensité. Sa véritable signification de *douleur* s'est conservée encore dans *versehren, unversehrt*.

Bald, en anglais *bold, hardi, téméraire* est de même devenu un adverbe, et a pris le sens si affaibli de *bientôt*.

Après avoir ainsi démontré, il nous semble, par un assez grand nombre d'exemples, que les langues dites primitives ne gardent pas plus que le français et les autres langues néo-latines le sens primitif de leurs mots, nous allons encore examiner en particulier quelques-uns des exemples cités par M. Steinthal à l'appui de son opinion, et faire quelques observations que ses raisonnements nous suggèrent.

Cognatus. Pour expliquer comment ce mot a pris le sens de beau-frère, on peut le comparer avec nos mots *Bruder, Schwester*. C'est ainsi qu'on appelle souvent en allemand un beau-frère, une belle-sœur, pour leur exprimer qu'on les regarde comme liés de la manière la plus intime à la famille dans laquelle ils sont entrés. C'est probablement un sentiment pareil qui a fait donner le nom de *cognatus* à un beau-frère; et les Italiens et les Espagnols ayant d'autres expressions pour notre *verwandt, blutsverwandt*, ce mot a pris peu à peu son sens plus restreint. Du reste notre mot *Bruder*, que nous venons de citer, nous rappelle son étymologie. D'après Bopp, ce mot désigne originairement celui qui entretient, qui nourrit, après la mort de son père, la famille que celui-ci a laissée, et J. Grimm, qui ne voit dans cette étymologie qu'une difficulté de forme non de sens, ajoute: „Der älteste Sohn, oder vom Standpunkt der Geschwister angesehen, der älteste Bruder setzt die Gewalt, das mundium des verstorbenen Vaters fort; ursprünglich

hätte also das Wort Bruder unter den Geschwisteru nicht schon bei Lebzeiten des Vaters, sowie nachher nicht für die nachgeborenen Söhne, nur für den ältesten Sohn gelten können. Die Sprache gab allmählich dem Ausdruck Erweiterung.“ Ainsi donc, ni Bopp ni J. Grimm ne voient de mal à cet élargissement de sens, et certes, *cunnado* n'est pas plus éloigné que *Bruder* de son sens primitif.

Comes. Ce mot avait déjà pris en latin, comme le dit M. Steinthal lui-même, le sens de *suite de l'empereur, cour*. Il ne faut faire qu'un pas pour arriver à la signification de *homme ayant un certain rang à la cour, comte*, et ce pas est certainement moins grand que celui que nous avons fait dans *Frauenzimmer = servantes et une seule femme distinguée*. Le mot allemand *Gesell* de *saal* (autrefois *sal*) a à peu près le sens de *comes* en latin; il désignait primitivement quelqu'un qui habite la même chambre, la même maison, mais il n'a presque plus gardé de trace de cette signification. Car nous disons: *dieser Meister hat sechs Gesellen*, sans qu'ils demeurent dans la maison de leur patron; dans notre *Stubengesell* il y a une tautologie que nous ne sentons plus, et dans *er ist ein lustiger Gesell* le sens primitif s'est entièrement perdu.

Ingenium. Au sujet de l'italien *ingegno della chiave, Schlüsselbart*, M. Steinthal dit (p. 133): „Wie ganz anders wenn wir im Deutschen die Windungen des Schlosses, in denen sich der Bart bewegt „die Seele des Schlosses“ nennen! Hier ist in der That das Todte beseelt.“ A notre avis M. Steinthal se trompe ici sur le sens du mot *Seele* dans cette locution. Nous croyons en trouver la véritable signification dans l'idée populaire que l'âme réside dans l'intérieur, dans le creux du corps. Nous voyons percer cette idée dans l'expression *Seele einer Feder*. On appelle ainsi la petite peau séchée qui se trouve dans le tuyau d'une plume, non pas parce qu'elle est le siège de la vie de cette plume, mais parce qu'elle se trouve dans sa partie creuse. La même idée nous paraît prévaloir dans les expressions *Seele einer Kanone, eines Schlosses* et aussi dans *Seele eines Weberschiffchens*, parce que le morceau de fer qu'on appelle ainsi se trouve sinon dans le creux, du moins dans l'intérieur de la navette.

Merces. Nous transcrivons cet article tout entier: „Merces, *ēdis*, ital. *mercede* und *mercè*, span. *merced*, franz. *merci*, Lohn — Dank — Gnade und Barmherzigkeit! Bei solchem Worte wird dem deutschen Gemüth unheimlich! Fuchs erklärt diese Entwicklung so: 1) verdienter Lohn, a) Lohn, Verdienst, b) Dank; 2) unverdienter Lohn, Gnade. Fuchs scheint zu glauben, wenn Bedeutungen logisch schematisirt seien, so seien sie begriffen und als organisch anzuerkennen. Logische Schematisirung aber kann uns den Dienst der Uebersichtlichkeit leisten, und so ist sie subjectiv nützlich; aber objectiv zu erklären vermag sie nichts. Das Schlimme aber ist, dass die gegebene Entwicklung des Wortes *merces* nicht nur logisch ist, sondern sogar unlogisch, d. h. antilogisch. Unverdienter Lohn! Das ist eine schöne Redefigur, ein Oxymoron, ein Sarkasmus oder eine Ironie, aber logisch ist es eine *contradictio in adjecto*. Lohn ist das Verdiente¹⁾, und das Verdiente kann nicht unverdient sein. — Der Uebergang erstlich von Lohn und Dank

¹⁾ D'après Wackernagel, Glossar à l'article *lōs*, *lōn* est plutôt „Erledigung der Verbindlichkeit“, ainsi donc ce mot a déjà bien changé de sens, et ne veut point du tout dire *ce qu'on a mérité, gagné*.

ist leicht begreiflich; er ist, sagt man wohl, volksmässig und man betont stark, dass das Romanische sich nicht aus dem literarischen Latein, sondern aus der römischen Volkssprache entwickelt habe. Im Volk gehen freilich alle ursprünglichen Entwicklungen der Bedeutung vor, auch im Latein und Griechischen. Wie wir aber zwischen ursprünglicher, echter und andererseits herabgesunkener, roher Volkspoesie unterscheiden, so können wir ähnlich überhaupt den gesunden vom verkommenen Volksgeist unterscheiden. Der gesunde Volksgeist ist jeder Zartheit und Tiefe fähig. Wenn aber testa Kopf, bucca Mund u. s. w. wird, so ist dies das Werk eines rohen Volksgeistes; und ebenso wenn merces Dank bedeutet. — Der andere Uebergang aber von Lohn und von Dank in Gnade scheint mir auf ruhigem, einfachem Wege geradezu unmöglich. Neben mercede, merci gibt es noch ital. grazia, franz. grâce vom lat. gratia. Dieses lateinische Wort zeigt uns, wie die organische Entwicklung der Bedeutung der des romanischen merces gerade entgegengesetzt ist. Denn es bedeutet zunächst „Gunst, Huld“ und dann erst Dank. Das ist ein begreiflicher Uebergang; der Dank ist die Gunst gegen den Wohlthäter. Den romanischen Uebergang aber von „Lohn“ zu „Gnade“ scheint mir Herr Kreuznach glücklich erklärt zu haben durch den Hinweis darauf, dass im ältesten kirchlichen Latein schon merces den Lohn für den Opfertod Christi und den Glauben daran bezeichnete. Dieses Wort zeigt also nicht die Entwicklung eines lateinischen Triebes, sondern ist in höchst bedeutsamer Weise Ausdruck der christlichen Weltanschauung im Gegensatz zur römischheidnischen. Ist nun so durch die neue Religion merci aus dem gemeinsten Vorstellungskreise in den höchsten erhoben, so fragt sich weiter, welche Entwicklung dieses Wort hier gefunden hat. Hierauf antworten die Ausdrücke être à la merci de qn. in Jemandes Gewalt sein, à la merci des flots den Wellen preisgegeben, se mettre à la merci de la mer, sich auf die See wagen; d. h. Gnade wird Willkür und Zufall.“

Pour comprendre comment les différents sens d'un même mot se sont développés de son sens primitif, il est certainement nécessaire de les ranger logiquement, parce qu'une certaine suite dans les idées a eu de l'influence sur le passage d'une signification à une autre; et si Fuchs a tâché de trouver ces transitions pour les différents sens du mot merci, il a agi comme il devait agir, ce qui ne veut pas dire qu'il ait touché juste. Jusqu'à quel point un pareil arrangement logique est important, c'est ce que nous pouvons voir à notre mot *büssen*. Quand un Français trouve dans un dictionnaire, p. e. dans celui de Mozin, comme significations principales de ce mot 1) raccommorder, 2) expier, 3) assouvir son désir, 4) faire pénitence et 5) payer une amende, expression familière d'après Mozin, mais terme officiel en Suisse et donné au n° 7 dans Grimm (Wörterbuch)¹⁾. — quand un Français lit cela dans un dictionnaire, ne peut-il pas s'écrier comme M. Steinthal et peut-être à plus forte raison: „Un pareil mot soulève le cœur à un Français! Que les Allemands manquent de tout sentiment moral! Expié un péché et payer une amende, assouvir ses désirs et faire pénitence, pour eux c'est la même chose!“ Cependant, en lisant l'arrangement logique des significations de ce mot dans Grimm, on

¹⁾ On pourrait ajouter 6) ravauder p. e. un bas, Grimm n° 1. — Dans la Suisse allemande on emploie encore *büeze* dans ce sens.

trouvera que, toutes contradictoires qu'elles paraissent, elles s'accordent très-bien ensemble. Il y a des abstractions, des rétrécissements et des élargissements de sens dans les passages de l'une à l'autre; mais, ayant déjà donné assez d'exemples de ces changements, nous renvoyons ceux qui s'y intéressent à J. Grimm lui-même.

Pour comprendre les sens en apparence disparates d'un mot, il s'agit donc en effet de trouver le terme moyen qui les lie; — mais, quoique nous estimions beaucoup le livre de Fuchs, nous ne pouvons dire qu'ici il ait atteint son but, bien qu'il en ait approché. De même que les faits historiques ne peuvent trouver leur véritable explication que par l'esprit du temps où ils se sont passés, de même les changements de sens d'un mot ne se comprennent que par le temps où ils se sont opérés. Pour nous, l'association des idées Lohn, unverdienter Lohn, Gnade contient un sarcasme, une ironie, nous le voulons bien, mais cette transition du sens a eu lieu au commencement du moyen âge, et là les idées et surtout l'état des choses étaient tout différents. Qu'on se reporte dans ce temps et qu'on cherche à sentir avec les hommes d'alors. Ils pouvaient bien avoir mérité un salaire, mais de qui ou plutôt de quoi dépendait-il qu'ils l'obtinssent? Du bon vouloir du seigneur à qui ils avaient rendu des services, pour lequel ils avaient travaillé. Ils n'avaient aucun moyen de le forcer à payer ce qu'ils avaient gagné; il était de fait au-dessus de tout pouvoir judiciaire. De là, selon nous, cette transition du sens de Lohn à Gnade, ou plutôt, car notre mot Gnade ne rend pas le sens entier de merci, ce sens de notre Gnade et Ungnade ensemble, de *volonté arbitraire* comme nous l'avons dans *à la merci des flots*. Nous ne pouvons donc pas nous ranger entièrement à l'avis de M. Kreuznach; les langues néo-latines n'ont pas leur source dans le latin d'église; nous croyons, au contraire, que la langue du peuple a d'abord influencé celle de l'église et que, plus tard seulement, les deux langues ont subi leur influence réciproque; d'autant plus que le clergé devait évidemment tâcher de se faire comprendre par le peuple en s'accommodant autant que possible à sa manière de parler.

Nous avons encore à mentionner que le mot Dank veut aussi dire Lohn en allemand (Grimm, Dank No. 8 et 9) et que Gnade a de même le sens de Dank (Wackernagel, Glossar.), de sorte que les mots Lohn et Gnade se trouvent liés, aussi dans notre langue, par le terme moyen de Dank. Du reste, si M. Steinthal dit: „der Dank ist die Gunst gegen den Wohlthäter“, nous nous permettons de lui faire observer que *Gunst gegen den Wohlthäter* est presque aussi contradictoire que *unverdienter Lohn*, parce que Gunst se dit du sentiment qu'a un supérieur envers son inférieur.

Collocare, coucher. Nous avons déjà parlé du rétrécissement du sens. Nous ajoutons encore que les Latins, en employant locare pour louer, marier, et collocare pour marier, doter, ont plus rétréci le sens de ces mots et se sont plus éloignés de leur acception primitive que les Français en donnant à collocare la signification de coucher. De plus, les Français ont gagné de cette manière un mot d'un sens très-précis, mot qui manque au latin, car locare, collocare, ponere correspondent plutôt au français *mettre* qu'à notre *legen*¹⁾.

¹⁾ Il est vrai qu'ils ont ainsi perdu le mot *mittere* dans son sens primitif, mais ils l'ont remplacé par *envoyer*.

Eradicare, arracher. Outre ce que nous avons déjà dit d'un pareil changement de sens, nous avons encore à demander: Comment se fait-il que M. Steinthal qui dit lui-même (p. 135) que „abradere im guten Latein nicht nur abkratzen, sondern auch abhauen und entreissen bedeutet“, ne voie pas de mal à ce qu'un mot latin s'éloigne tant de son sens primitif, tandis qu'il en fait un reproche au français?

„Mancipium, Eigenthum, Slav, span. port. mancebo, Jüngling, Liebhaber, Handwerksbursch. Fuchs: ‚Ueberhaupt sind sich die Begriffe „jung“ und „dienend“, sowie andererseits „alt“ und „gebietend“ sehr nahe verwandt.‘ Auch Berg und Thal sind nahe, und das Wasser strömt vom Berg herab ins Thal; auch umgekehrt in die Höhe? Allerdings wird *παῖς* zum Slaven, die Magd zur Dienstmagd; wird aber auch umgekehrt der Knecht zum Jüngling oder Mann? Gewiss nicht auf organischem Wege, in organischer Entwicklung.“ Si nous comprenons bien M. Steinthal, il veut dire qu'un mot qui avait d'abord un sens élevé peut bien arriver à désigner un objet, un personnage comparative-ment vil, mais que le développement de sa signification en sens inverse ne saurait être regardé comme naturel.

Nous ne voyons pas sur quel raisonnement cette assertion pourrait se fonder, surtout parce que nous avons des mots allemands dont le sens a eu un développement analogue à celui de *mancipium*. Nous rappelons à nos lecteurs le mot *Frauenzimmer* qui a d'abord eu le sens de *servantes* et a pris plus tard celui de *femme de qualité*. *Degen*, mot que nous employons encore en poésie pour *homme courageux*, et qui n'a rien de commun avec *Degen épée*, désignait primitivement ce qui a été enfanté, *enfant, fils*, et plus tard on lui donna l'acception de *vir fortis, strenuus* (Grimm). Notre *Schalk* veut originairement dire *serf*; dans la langue moderne, il sert à désigner un homme *fin, rusé*, sans impliquer précisément un blâme; au contraire, il est devenu une expression de bienveillance, de tendresse même: *du Schalk, du kleiner Schalk*. Nous renvoyons encore au mot *Aas* dans Grimm, mot qui offre des changements de sens bien plus marquants. Au même article on trouvera encore les mots *Luder* et *Schelm* qui, tout en désignant d'abord des objets repoussants, sont devenus des expressions d'amitié et de tendresse.

„Pacare, befriedigen, hat in payer etc. eine conventionelle Bestimmtheit erhalten.“ Pas plus conventionelle que notre *zahlen* de *Zahl*.

Parare, parer. — „Solche Entwicklung kann wieder nur auf Grund von Abstraction ohne Anschaulichkeit und Gefühl stattfinden. Das Gefühl, die Anschauung, die Poesie, welche an unserm ‚Schmücken‘ haftet, kann nicht in gleichem Maasse an einem Worte haften, dem nur das prosaische Fertigmachen zu Grunde liegt“ (p. 137.). Pour répondre à M. Steinthal, nous n'avons qu'à transcrire un passage du glossaire de W. Wackernagel: „Smüken, schmücken, schw. v. intens. zu smiegen (= *eng umschliessendes drücken, ducken*): *einziehen, ducken; verhüllen, umkleiden; nhd. schön kleiden, zieren*.“ Que devient-elle donc, la poésie de ce mot, quand on se rappelle son sens primitif *ducken*? Convenons-en, ou les deux mots sont de pures abstractions sans aucune poésie, ou malgré leur origine, ils sont expressifs et poétiques dans les deux langues. Combien la valeur poétique d'un mot est indépendante de sa signification première, c'est ce que nous pouvons voir à notre mot *Wonne*. Il désignait d'abord „bearbeitetes, zum Heuen bestelltes Wiesenland“ (Wacker-

nagel), et quoiqu'il ait entièrement perdu son sens primitif, il n'en est pas moins un des mots les plus expressifs et des plus poétiques que nous ayons.

Partire, partir. M. Steintal compare ce mot à notre *scheiden*, et il a raison de dire que celui-ci est beaucoup plus poétique. Nous ne voulons pas insister sur ce que *scheiden* n'est pas partir, mais *séparer*, mot beaucoup plus expressif. Mais il ne s'agissait pas pour M. Steintal de nous montrer un mot allemand plus poétique que le mot français qui y correspond; il voulait nous montrer qu'il y a en français des changements de sens qui ne se rencontrent pas dans d'autres langues. Du reste, il y a aussi en allemand des mots qui étaient d'abord très-expressifs et qui ont perdu peu à peu toute la force de leur signification. Nous rappelons *bald*, *fertig*, *sehr*, mots dont nous avons déjà parlé. *Gewinnen* vient de *winnen laborare* et voulait dire obtenir par le travail, par le combat; ce mot n'a gardé ce sens que dans peu d'expressions comme *Erz gewinnen*, *Jemandes Herz gewinnen*, *es über sich gewinnen*; même dans la phrase *eine Schlacht gewinnen*, nous pensons déjà plutôt au sens qu'il a généralement dans l'allemand moderne: *obtenir par le hasard*. Si nous comparons avec notre *gewinnen* le mot français *gagner*, dans l'ancien français *gaaigner das Feld bebauen* (Diez), nous voyons qu'il a mieux gardé son sens primitif, et que dans des locutions comme *gagner vingt francs par semaine*, *gagner sa vie* etc., il veut encore dire obtenir par le travail. Nous ne voulons pas avancer, nous le répétons, que partir soit aussi poétique que notre *scheiden*, mais nous voulons constater que la valeur poétique d'un mot ne dépend pas de sa signification primitive comme nous l'avons vu au mot *Wonne*. Ceci sera important pour la conclusion que nous tirerons plus tard de tout ce que nous avons déjà dit.

Nous avons encore quelques observations à faire sur les mots *sortir* et *tirer*. M. Steintal dit que le passage du sens transitif de *sortir herausziehen* à son sens intransitif *herausgehen* n'est pas „organique“, et il le compare à notre *ziehen* qui, d'après l'explication de Heyse, veut dire „in einer Längenrichtung fortgehen oder fortbewegen.“ Heyse donne ainsi un sens à la fois transitif et intransitif à ce mot, ce qui nous semble parfaitement juste; mais que prouve-t-il par là pour ceux qui croient avec M. Steintal que le passage de l'un à l'autre n'est pas „organique“? Ne faudrait-il pas toujours se demander lequel des deux sens, du transitif ou de l'intransitif, était primitif, et comment l'un a pu se développer de l'autre? Mais peut-être comprenons-nous mal M. Steintal, et il veut dire que la transition du sens intransitif au transitif est naturel, mais non pas la transition en sens inverse. A cela nous pourrions répondre en citant des verbes allemands qui, de transitifs, sont devenus intransitifs. Qu'on compare *Vieh treiben* et *das Eis treibt auf dem Flusse*, *ausreissen arracher* et *ausreissen s'enfuir*. Quant à nous, nous croyons plutôt que tous les deux passages de sens s'expliquent aisément. Ce sont surtout les verbes exprimant un mouvement qui passent ainsi du sens intransitif au transitif. L'expérience eut bientôt appris à l'homme qu'aucune chose ne se meut sans cause motrice; néanmoins quelques objets se meuvent sans moteur visible; d'autres, surtout les êtres vivants, sont en même temps moteurs et objets mis en mouvement. Ainsi donc, selon que l'idée de la cause motrice ou celle de l'objet mis en mouvement prévalait, le verbe, qui exprimait

avant tout un mouvement, était ou transitif ou intransitif, et le passage de l'un à l'autre de ces deux sens est également facile à expliquer.

M. Steinthal reconnaît plusieurs fois que quelques mots néo-latins sont très-expressifs, mais il ne manque pas d'ajouter que leur sens néo-latin n'est pas le développement de leur sens latin. Si cette observation est dirigée contre la théorie de Fuchs, qui voit dans les langues néo-latines le développement naturel de la *lingua rustica*, nous n'avons pas à nous en occuper ici, mais nous croyons devoir constater que M. Steinthal ne saurait vouloir en tirer des conclusions en faveur de sa propre opinion. Après avoir dit, au commencement de son discours, que les langues néo-latines ne sont pas du latin moderne, il déclare expressément qu'il ne veut pas traiter toute la question des rapports qui existent entre la langue latine et ses filles, mais qu'il prend seulement à tâche de prouver qu'en général elles n'ont plus de mots expressifs qui nous représentent une véritable et vive image de l'objet désigné. Voilà ce qu'il s'agissait de démontrer. Que ces mots aient gardé leur sens latin ou non, c'est une tout autre question, qui ne prouve rien ni pour ni contre la thèse de M. Steinthal.

Minare, mener. Après tout ce que nous avons déjà dit, nous ne croirions plus avoir besoin de parler de ce mot, si M. Steinthal ne disait ici (p. 135): *Ich habe sagen hören, es komme bei der Vergleichung des Romanischen zum Latein nichts vor, was nicht auch in der Geschichte der sogenannten Stammsprachen vorkommt. Bis auf einen gewissen Punkt ist dies zuzugestehen. Jedenfalls herrschte in der Entwicklung des Romanischen nicht der blosse Zufall, das hiesse: die absolute Unvernunft. Aber schwerlich werden die Analogien, die man aus dem Griechischen, Deutschen u. s. w. beibringen kann, mehr zeigen, als dies, wie überhaupt das romanische Verhältniss möglich war, wobei aber nicht zu vergessen ist, dass die Häufigkeit gewisser Erscheinungen für die Qualität des Characters der Sprache nicht gleichgültig ist. Was in wenigen Fällen ausnahmsweise gleichgültig ist, das wird, wenn es als Regel auftritt, wesentlich bestimmend.*“ Nous croyons avoir prouvé par un assez grand nombre d'exemples que ces changements de sens ne sont pas rares en allemand, et il resterait encore à constater qu'ils sont beaucoup plus fréquents en français. Comment s'y prendre? Il faudrait mettre d'un côté tous les mots français qui se sont éloignés de leur sens primitif, de l'autre tous les mots allemands qui ont subi le même changement, et les compter les uns et les autres. Mais cela ne suffirait pas encore. Il faudrait de plus comparer jusqu'à quel point ils se sont écartés de leurs significations premières et par l'influence de quelles idées plus ou moins poétiques ou logiques. Mais comment trouver, pour une telle comparaison, une base solide, exempte de toute évaluation arbitraire? On le voit, ce serait un problème insoluble. Nous nous contentons pour le moment de pouvoir tirer, il nous semble, des pages précédentes le résultat que voici: Les mêmes lois, absolument les mêmes lois, ont réglé le développement du sens des mots allemands et des mots néo-latins.

Nous croyons avoir prouvé la même chose pour le changement de la forme. Que le français se soit plus éloigné sous ce rapport de sa source latine que l'allemand moderne de l'ancien allemand, nous en convenons, mais nous le répétons, il ne faut pas oublier que le français est séparé du latin par un espace de temps beaucoup plus con-

sidérable, et que nous ne pouvons nullement prévoir quelles seront les formes des mots allemands dans quelques siècles. Il ne faut pas oublier non plus que c'est de la lingua rustica que se sont développées les langues néo-latines, et que nous ne savons que très-peu de cette langue avec laquelle il faudrait plutôt les comparer qu'avec le latin classique. Du reste, J. Grimm a déjà dit (Geschichte etc. p. 417) que plus un peuple prend une part active et décisive aux grands faits historiques, plus sa langue s'éloigne de sa forme primitive¹⁾. Et qui peut nier que les Français n'aient une histoire aussi riche, nous croyons même plus riche en grands faits que n'importe quelle autre nation? Qu'on pense aux Mérovingiens, aux Carlovingiens, aux croisades, à la guerre contre les Albigeois et contre les Anglais, à l'influence gagnée sur la papauté, à l'établissement de l'unité de l'état à la fin du moyen âge etc. Ce sont des événements qui ont souvent ébranlé la nation de fond en comble. Et quant aux temps modernes, tout le monde conviendra que les Français ont été la nation la plus influente de toute l'Europe. Le passage de Grimm, quoique ne parlant que du changement de la forme, a du reste trop de rapport à notre sujet pour ne pas être cité ici: „Dem Instinct, mit welchem ihn (den Durchbruch des alten Lautdammes) der Sprachgeist vollführte, kann man Bewunderung nicht versagen. Eine Menge von Lauten geriethen aus ihrer Fuge, allein sie wussten immer wieder an anderer Stelle sich folgerichtig zu ordnen und von dem alten Gesetz die neue Anwendung zu finden. Damit behaupte ich keineswegs, dass der Wechsel ohne Nachtheil erging, ja in gewissem Betracht erscheint mir das Lautverschieben als eine Barbarei und Verwilderung, der sich andere, ruhigere Völker enthielten, die aber mit dem gewaltigen, das Mittelalter eröffnenden Vorschritt und Freiheitsdrang der Deutschen zusammenhängt, von welchem Europas Umgestaltung ausgehen sollte. Bis in die innersten Laute ihrer Sprache strebten sie vorwärts, und ich wage sogar die Gunst der dem hochdeutschen Stamme vorzugsweise beschiedenen Herrschaft in Anschlag zu bringen, um daraus den Eintritt der zweiten, gleich unbewusst erfolgenden Lautverschiebung herzuleiten. *Bei der Geschichte der Bildung aller Sprachen darf die der Völker selbst niemals ausser Acht gelassen werden, und es ist leicht wahrzunehmen, dass der Rede geistiger Fortschritt überhaupt abzuweichen scheint von der älteren Sprache leiblicher Vollendung; nicht umsonst sehen wir siegenden und herrschenden Völkern eben den Dialect einer Sprache eigen, der sich von ihrem früheren Standpunkt am weitesten entfernt hat. Welcher Schaden ihnen daraus hervorgehen mag, sie wissen dafür anderen Ersatz zu bereiten.*“

En ce que nous avons dit jusqu'ici, nous avons cherché à réfuter les opinions dont nous avons parlé. Mais ce n'est pas le seul but des pages précédentes. Elles doivent en même temps servir de preuves préparatoires à une opinion qui, reconnue juste, viderait du même coup toutes ces questions. Nous croyons, et nous allons essayer de prouver, que dans les langues actuelles et probablement dans toutes les langues arrivées à un certain degré de développement, les mots sont devenus des termes purement conventionnels, on pourrait dire techniques, qui expriment un objet, une idée, un sentiment, sans que ceux qui s'en servent pensent tant soit peu à leur signification primitive.

¹⁾ C'est par là que s'expliqueraient les changements comparativement petits du grec moderne.

Dans ces pages, nous avons déjà donné un certain nombre de mots allemands dont le sens primitif n'est certainement pas connu aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes des Allemands, c'est-à-dire à tous ceux qui ne se sont pas occupés de l'histoire de leur langue. Et les savants mêmes ignorent la signification première de la plupart de nos mots. Pour les autres langues, tant modernes qu'anciennes, c'est la même chose. J. Grimm nous en est garant, et lui, certes, devait le savoir: „Im Ganzen aber kann bei weitem nur die Minderzahl deutscher Wörter das Gefühl ihrer Abstammung bewahrt haben, der beträchtlichste Theil derselben ist uns wenigstens auf den ersten Blick dunkel und undurchschaubar, so lebendig uns der Begriff vor Augen steht, den wir heute damit verbinden. Ganz in derselben Lage finden wir aber auch die Wörter der übrigen neueren, älteren und schon der ältesten und vollkommensten Sprachen.“¹⁾ Et quand même les savants en sauraient beaucoup plus qu'ils n'en savent, nous leur répondrions avec ce même Grimm²⁾ „die Sprache ist *unser aller* Eigenthum“, et ce qui n'existe plus dans la langue comme la nation en général la parle et la comprend, ne sera pas rappelé à la vie, parce qu'une partie minime de cette nation en a connaissance. Ce qui plus est, quoique les savants sachent en effet la signification relativement ancienne de mots comme gewinnen, Freund, Block, Zimmer etc., y pensent-ils jamais en les employant? Non certes! Qu'ils soient sincères, et ils avoueront qu'en parlant ils prennent ces mots toujours dans l'acception qu'on leur donne dans l'allemand moderne. C'est dans leurs études qu'ils se rappellent l'histoire de nos mots, mais non pas quand ils se servent de la langue pour communiquer leurs pensées ou pour connaître celles des autres. Ce que nous venons de dire des mots d'une origine plus ou moins difficile à reconnaître, est aussi bien vrai pour des mots dont le véritable sens se montre encore clairement. Quand nous disons: *Ich begreife das* ou *Je comprends cela*, nous ne pensons certainement jamais à la signification primitive de ces mots, mais nous les prenons tout simplement dans leur sens abstrait.

Nous sommes de plus convaincu que ceux qui ont étudié l'histoire de notre langue ou celle du français, de l'italien etc., ne se trompent que trop facilement sur l'étendue de ces connaissances qu'ils supposent à d'autres. Nous savons par expérience qu'en général même les classes instruites, voire savantes, ne s'avisent jamais de réfléchir sur la dérivation d'un mot, quand même elle sauterait aux yeux, et que, souvent, ils ne sont même pas en état de trouver des étymologies très-faciles. Plusieurs fois nous avons fait l'expérience que voici: Nous avons demandé à des hommes qui ont fait des études universitaires, mais qui ne se sont pas occupés de l'histoire de notre langue, le véritable sens de mots allemands dont l'étymologie est relativement très-claire. Ils l'ont en général trouvé pour des expressions comme *überlegen*, *erlangen*, *einen Wunsch hegen*, dont le radical se retrouve dans d'autres mots actuels sous la même forme et avec le même sens. Mais pour d'autres comme *erfahren*, *besprengen*, *bequem*, ils n'ont pas pu le reconnaître, parce que la forme

¹⁾ Ueber Etymologie und Sprachvergleichung dans Kleinere Schriften von J. Grimm. Berlin, 1864. vol. I. p. 300 s.

²⁾ Ueber den Ursprung der Sprache. p. 53 de l'édition de 1858.

ou le sens du radical est un peu changé dans la langue actuelle. Et tous nous ont déclaré qu'ils n'avaient jamais pensé à la véritable signification de ces mots. Mais si ceux qui, par leurs études, sont le plus capables de le faire, ne s'en soucient pas, comment l'attendre de la grande masse de la nation? Ainsi donc, en lisant dans une feuille périodique¹⁾: „Auch die übrigen Wörter der heutigen Sprache (l'auteur vient de parler des noms propres) sind so ziemlich auf die Stufe herabgekommen, dass sie nur noch nennen, d. h. sie sind mehr oder weniger Zeichen geworden, denen man nicht mehr auf den Grund sieht“, tous ceux qui se sont rendu un compte sincère de la manière dont ils se servent de la langue, doivent reconnaître que c'est parfaitement juste, et qu'au fond nos mots ne sont plus que de simples signes, que des expressions conventionnelles.

Mais si, en effet, même les classes les plus instruites de notre nation n'ont plus conscience du véritable sens de presque tous nos mots, pourquoi faire un reproche à la nation française de ce qu'elle n'a plus de sentiment pour la signification qu'avaient ses mots en latin? Nos expressions *Wonne*, *Freund*, *bequem*, *ein erfahrener Mann*, *einen Wunsch hegen* sont-elles moins claires, moins expressives, moins poétiques parce que nous ne savons plus leur véritable sens ou que nous n'y pensons pas? Pourquoi en serait-il autrement du français? Pourquoi ceux de ses mots qui n'ont pas gardé leur sens latin manqueraient-ils de clarté, de précision, de poésie? Ni l'une ni l'autre nation ne pensent à l'étymologie de leurs mots, et pour comparer les avantages mutuels de leurs langues, il ne s'agit pas de savoir si la forme et le sens des mots ont plus changé dans l'une que dans l'autre, mais plutôt si l'une ou l'autre est plus riche en mots qui, avec leur signification actuelle, éveillent une idée claire et précise, un sentiment vif et profond²⁾.

Qu'on n'aille pas nous reprocher qu'en disant que les langues actuelles ne se composent que d'expressions conventionnelles, nous déclarons en même temps que la langue est quelque chose de fortuit ou d'arbitraire, ou qu'elle manque d'une vie organique. Nous sommes bien loin d'une pareille opinion. Dans la langue il y a un principe spirituel, un souffle éternel qui, dès le commencement, a guidé sa marche, mais il agit à notre insu, quoique nous en soyons les agents, comme l'influence de l'esprit du temps est décisive pour tout individu, sans qu'il en ait conscience et quoiqu'il y contribue lui-même. Du reste, J. Grimm a déjà parlé dans le passage cité tout à l'heure du „*Eintritt der zweiten, gleich unbewusst erfolgenden Lautverschiebung*.“

Avons-nous besoin d'ajouter encore que nous n'avons pas non plus l'intention de déclarer inutile l'étude comparée des langues? Nous voulons seulement dire que, pour apprécier la valeur relative de deux langues actuelles, nous avons à les prendre telles qu'elles sont à présent, et non pas à examiner leurs antécédents, à rechercher leurs lettres de noblesse.

¹⁾ M. Tobler dans *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, publiée par MM. Lazarus et Steinthal, IV, p. 69.

²⁾ Sous ce rapport il faut voir dans la formation de deux mots français, comme *oncle* et *aïeul*, d'un seul mot latin, *avunculus*, un enrichissement de la langue, et non pas une corruption, comme le fait Städler. MM. Heyse et Eimele citent aussi *dîner* et *déjeuner* de *disjejunare*, étymologie que Diez ne croit pas juste pour le mot *dîner*.

Nous croyons devoir mentionner ici une autre question encore pour rappeler la solution qu'elle a déjà trouvée. On a vu et on voit encore dans la perte de la forme lucide et du sens primitif des mots un grand désavantage bien regrettable. Il serait impossible de nier qu'il n'en fût ainsi. Tandis qu'il faut supposer que, dans l'état primitif des langues, le seul son d'un mot était expressif, et éveillait des idées claires, nos langues actuelles ne parlent certainement presque plus à nos sens, mais leurs mots ont pris des formes et des significations abstraites qui s'adressent aux facultés de notre esprit. Mais ce désavantage réel se trouve compensé par des qualités non moins réelles. Plus l'homme s'éloignait de son état primitif, plus la langue devait renoncer à ce qu'elle avait d'abord de matériel pour être capable d'exprimer des idées et des sentiments qui tiraient leur source de la vie intérieure de l'homme. A mesure que celui-ci se détachait de la vie purement animale, sa vie morale et intellectuelle augmentait, et si la langue avait été restreinte à ne produire que ces formes et ces significations primitives qui se rapportaient exclusivement aux objets entourant l'homme, elle n'aurait pu rester l'expression adéquate de ses idées; ou plutôt, puisque penser et parler ne sont au fond qu'une seule et même chose, si elle n'avait pu se défaire jusqu'à un certain point de son côté matériel, il serait impossible à l'homme d'avoir des pensées qui eussent pour objet non plus le monde sensible mais le monde intelligible. C'est ainsi que le développement intellectuel de l'homme eut pour conséquence nécessaire une forme moins matérielle de la langue, et ce que celle-ci a perdu par là, elle l'a regagné en devenant de plus en plus capable d'exprimer des idées élevées. A l'appui de notre opinion, nous renvoyons à quelques passages déjà cités de J. Grimm, et nous y ajoutons ce qu'il dit dans son discours sur l'origine de la langue (p. 46): „Es ergibt sich, dass die menschliche Sprache nur scheinbar und von Einzelnem aus betrachtet im Rückschritt, vom Ganzen her immer im Fortschritt und Zuwachs ihrer inneren Kraft begriffen angesehen werden müsse.“¹⁾

Mais comment se fait-il que tant de savants, et parmi eux des hommes comme MM. Steinthal, Städler, Heyse, d'une érudition si profonde, de connaissances si étendues, qui, en d'autres occasions, ont fait preuve d'un jugement sain et juste, n'aient pas vu que ce qu'ils blâment dans la langue française n'est que la conséquence naturelle de l'essence même de la langue, et se retrouve dans tous les idiomes dont nous connaissons l'histoire, et qui se sont développés dans des circonstances semblables? Il nous paraît important de résoudre cette question. Si nous y réussissons, nous aurons trouvé la source même de ce que nous croyons leurs erreurs; et c'est ce qu'il y a d'essentiel dans toute controverse. Cette source une fois bouchée, tout ce qui en découle tarira bientôt tout seul.

Depuis des siècles, la base de toute notre éducation scientifique est le latin. Nous commençons à apprendre cette langue dès notre entrée au lycée, et dans toutes les classes elle est l'objet principal auquel nous exerçons nos facultés intellectuelles. Même à l'université, c'est du latin que s'occupent principalement tous ceux qui étudient les

¹⁾ Heyse reconnaît aussi en plusieurs endroits, que cette perte de la forme plus matérielle était une nécessité et en même temps un perfectionnement, et néanmoins il la regarde comme un signe d'infériorité dans les langues néo-latines et surtout dans le français (p. 155 ss., 216 ss.).

langues. A force de traiter ainsi le latin, nous finissons par nous familiariser avec lui autant qu'on le peut avec une langue étrangère. Nous nous habituons tellement à ses formes que nous les comprenons sans réflexion, on pourrait dire intuitivement. Il en est de même des mots latins; ils ont pour nous un sens clair et précis qui nous paraît leur être inhérent; toute autre signification nous ferait l'effet d'être en opposition avec la nature même du mot. Après avoir ainsi passé des années à étudier le latin, et lorsque tout notre esprit en est pénétré, nous commençons à nous occuper plus sérieusement du français qui, jusque là, avait été quelque chose d'accessoire. Telle est du moins la marche ordinaire de nos études. Cette langue ressemble trop au latin pour ne pas nous le rappeler à chaque instant; mais le sens et les formes de ses mots ne nous montrent plus qu'un faible reflet de ce qui nous est devenu familier par nos études latines; elle éveille en nous un sentiment de malaise, parce qu'elle froisse nos habitudes et „l'habitude est une autre nature.“ Nous rencontrons à chaque pas notre cher latin, mais dans des formes défigurées, mutilées, avec un sens qui n'a quelquefois plus rien de ce que nous étions accoutumés à y voir. Y a-t-il rien d'étonnant à ce que notre sentiment soit blessé, à ce que nous soyons rebutés par une langue qui a changé à un tel point presque tout ce que nous admirions tant en latin? C'est là, nous croyons, une des sources principales de l'aversion pour le français, qu'on trouve surtout parmi les philologues classiques. Ils sont aussi depaysés dans le français qu'un Allemand du temps de Charlemagne ou des Othon, qui ressusciterait tout à coup, le serait dans notre langue actuelle. Nous sommes convaincu qu'il y trouverait à blâmer tout ce qu'on a jamais blâmé dans le français par rapport à la forme et au sens de ses mots. Il regretterait le son plein et sonore qu'eut la langue de son temps; il déclarerait que nos mots ont un sens si abstrait, si affaibli qu'ils ne sont plus capables de s'adresser à nos sentiments, à notre cœur, mais seulement de parler à notre froide intelligence. Et ces reproches ne seraient pas moins fondés que ceux qu'on fait si souvent au français.

Mais autre chose encore que cette habitude du latin nous empêche d'être justes pour le français; c'est la différence nationale qu'il y a entre nous et nos voisins d'outre-Rhin. Nous ne parlons pas de ceux qui croient faire preuve de patriotisme en élevant jusqu'aux nues tout ce qui est allemand, et en haussant les épaules sur tout ce qui ne l'est pas. C'est une platitude qui ne vaut pas la peine d'être prise en considération. Mais cette différence nationale nous paraît exercer une influence souvent très-grande sur nous tous, sans que nous nous en apercevions. Voici pourquoi. La parole est la forme que revêt la pensée pour pouvoir se communiquer. Celle-ci dépend donc de la langue par laquelle elle s'exprime; elle en prend le caractère, qui, de son côté, réfléchit le caractère de la nation qui parle la langue, de sorte que la pensée même a un certain caractère national selon la langue dans laquelle elle est exprimée. Dans très-peu de cas très-simples, une même pensée exprimée dans des idiomes différents pourra être regardée comme disant absolument la même chose. Plus elle sera neuve et profonde, plus elle éveillera, à cause de sa forme différente, des idées qui se ressemblent, mais qui présentent en même temps des nuances plus ou moins sensibles. Elle paraîtra p. e. dans une forme française ou allemande, et elle prendra par cela même un caractère allemand ou français.

Chaque nation ayant l'habitude de penser dans sa langue, la forme que sa langue donnera à la pensée lui paraîtra la plus naturelle; elle parlera mieux que toute autre à son intelligence et à son cœur. Non pas qu'en général cette forme exprime le mieux les idées qu'on a à communiquer, mais elle est la plus conforme à notre caractère national, dont nous ne pouvons nous défaire; elle entre le plus dans nos habitudes; elle correspond le mieux au tour que, dès notre enfance, nous sommes accoutumés à donner à nos pensées. Toute autre langue nous paraît froide et décolorée en comparaison avec notre langue maternelle. Pour un Allemand la langue allemande sera toujours la plus expressive, la plus sympathique tout aussi bien qu'un Français préférera sa langue à toutes les autres. Du reste, plus on a étudié une langue étrangère, plus on y trouvera d'expressions et de tournures qui plaisent, de sorte que quelques-uns parviennent peut-être même à y être autant à leur aise que dans leur propre langue; mais le nombre en est certainement restreint.

Pendant, nous fera-t-on observer, le latin, le grec, l'anglais sont des langues étrangères, et néanmoins nous ne leur trouvons pas les mêmes défauts qu'au français. A cela nous pourrions d'abord répondre, que la plupart de nos savants sont plus habitués à lire un auteur grec ou latin qu'un livre français. Mais il y a autre chose. Les Grecs et les Romains ont vécu il y a une vingtaine de siècles. Nous ne trouvons donc pas étonnant que leur manière de penser et d'exprimer leurs pensées soit différente de la nôtre, et nous y sommes habitués dès notre entrée au lycée dans un âge où l'on prend encore facilement des habitudes nouvelles. De plus, leurs pensées, leurs jugements n'ont naturellement aucun rapport avec l'état actuel des choses; nos propres idées là-dessus ne peuvent donc pas être choquées par eux. Pour les Français, c'est tout différent. Tout ce qui nous intéresse les intéresse plus ou moins aussi. Ils prennent une part active au développement du genre humain tout aussi bien que nous. Les mêmes idées et controverses scientifiques, politiques, économiques, religieuses se trouvent chez eux comme chez nous. Dans tout ce qui exerce de l'influence sur le monde actuel, ils sont, pour ainsi dire, nos rivaux. Mais leurs idées, leurs manières de procéder sont françaises, et se trouvent souvent en opposition avec les nôtres, qui sont allemandes. La langue étant la meilleure expression du caractère national, nous y devons rencontrer à chaque instant les preuves de cette différence nationale; elle doit nous inspirer d'autant plus d'antipathie qu'elle a trait aux idées d'un intérêt actuel pour lesquelles notre manière de les envisager et de les exprimer nous paraît la plus naturelle. Voilà pourquoi il est plus difficile de rendre justice aux Français et à leur idiome qu'aux nations et aux langues anciennes.

Quant à l'anglais, nous pouvons plutôt le citer comme preuve de ce que nous venons d'exposer. En tout ce qui regarde la forme et le sens de ses mots, l'anglais s'est certainement plus éloigné de ses sources allemande et surtout latine que le français. Il est néanmoins très-rare qu'on entende relever pour l'anglais ce qu'on qualifie généralement de défaut quand il s'agit du français.¹⁾ Pourquoi cette injustice en faveur de l'anglais?

¹⁾ Heyse par exemple dit lui-même que l'anglais est allé plus loin que toute autre langue dans la décomposition des sons; néanmoins il n'a pas un mot de reproche pour cet idiome; au contraire, il accepte ce que J. Grimm a dit à l'éloge de cette langue (p. 220 et 222).

Parce que, des grandes nations de l'Europe actuelle, les Anglais sont à côté de nous la seule dans laquelle l'élément germanique soit d'une influence considérable, peut-être même prédominante. Ce caractère germanique se refléchit dans leur langue, et c'est pour cela que nous y sommes plus à l'aise que dans le français ou dans les autres langues néo-latines. Ainsi donc, c'est la parenté nationale qui, quand il s'agit de l'anglais, nous fait fermer les yeux sur bien des choses que nous blâmons si sévèrement dans d'autres langues où l'élément germanique est presque nul.

Pour parer à tout malentendu, nous déclarons encore une fois que nous n'avons pas voulu, dans les pages précédentes, approfondir tous les rapports qu'offre le français avec le latin, et surtout que nous n'avons voulu ni défendre ni attaquer l'opinion de Fuchs qui voit dans les langues néo-latines le développement de la lingua rustica. Notre intention n'a pas non plus été de faire une comparaison entre le français et l'allemand. Nous savons bien que ces deux langues ont des avantages et des défauts que nous n'avons pas même mentionnés, et ce que nous avons dit sur la valeur qu'a la langue maternelle pour chacun se rapporte aussi à nous-même. Nous aimons la langue allemande avant toute autre, mais nous ne nous croyons pas pour cela le droit d'être injuste envers le français. Les jugements qu'on a portés sur cette langue en tant qu'ils se fondent sur le changement de la forme et du sens des mots, voilà tout ce que nous avons voulu examiner et rien autre chose.

Nous serions largement récompensé, si nous pouvions contribuer par ces pages à rétablir la réputation du français aux yeux de nos compatriotes, et nous finissons en disant avec M. Steinthal: „Wir bitten um unbefangene Prüfung des im Vorausgehenden Gebotenen ohne vorausgreifende Rücksicht auf etwaige Folgen aus demselben.“

Dr. Franz Scholle.